Africa Review of Books
Revue Africaine des Livres

Volume 12, Number 1 March/Mars 2016

Understanding Nuruddin Farah
AKWASI AIDOO

Penser l'Afrique à l'universel : hommage à Amady Aly Dieng
SIDI MOHAMMED MOHAMMEDI

Nation-building Project in Tanzania: Actors, Institutions and Processes
SEVERINE M. RUGUMAMU

André Brink/Assia Djebar : deux figures historiques de la littérature africaine
BENAOUDA LEBDAI

Africa's Third Wave of Protests
MARTA INIGUEZ DE HEREDIA

Regard sur l'idée de laïcité dans la pensée arabe contemporaine (Confusion des genres ou querelles linguistiques)
MAHMOUD ARIBA

ISSN: 0851 - 7592

CODESRIA

Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Hassan Remaoun

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistantes éditoriales

Manel Sedjai

Samia Benhenda

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
Tade Aina, PASGR, Nairobi, Kenya
Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France
Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco
Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin
Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK
Adebayo Olukoshi, Addis-Ababa, Ethiopia
Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania
Paul Tiyambe Zeleza, United States International University-Africa, Nairobi, Kenya

© CODESRIA 2016. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the contient through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development,* the longest standing Africa-based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; *African Journal of International Affairs (AJIA)*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its working paper Series, Green Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

	Africa Afrique	**Rest of the World Reste du monde**	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	**Black & White Noir & blanc**	**Colour Couleur**	**Format/emplacement**
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demands d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2016. Tous droits réservés.
Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée Afrique et Développement, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également Afrika Zamani, qui est une revue d'histoire, de même que la Revue Africaine de Sociologie ; la Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA), et la Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique. Le CODESRIA co-publie également la revue Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique, ainsi que la Revue Africaine des Médias. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont diffusés par l'intermédiaire des « Documentsde travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le Bulletin du CODESRIA. Une sélectiondes publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft version in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de service de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. Á ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 2000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichiers attachés. S'ils sont envoyés par poste, ils devront être accompagnés d'une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section "Notes sur les contributeurs".

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir
B.P. 1955 Oran El-M'Naouer 31 000 Algérie

Tél: +213 (0) 41 72 06 95
+213 (0) 41 72 07 03
Fax : +213 (0) 41 72 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

Akwasi Aidoo Understanding Nuruddin Farah 4

Severine M. Rugumamu Nation-building Project in Tanzania: Actors, Institutions and Processes 5

Marta Iniguez de Heredia Africa's Third Wave of Protests 7

Seifudein Adem Is China's Diplomatic Discourse Lagging behind Africa's Diplomatic Practice? 9

Shannon Morreira The City as Borderland: Migrancy and Frontier Life in Johannesburg 11

Sidi Mohammed Mohammedi Penser l'Afrique à l'universel : hommage à Amady Aly Dieng 12

Benaouda Lebdai André Brink/Assia Djebar: Deux figures historiques de la littérature africaine 13

Mahmoud Ariba Regard sur l'idée de laïcité dans la pensée arabe contemporaine (Confusion des genres ou querelles linguistiques) 15

Belkacem Benzenine Repenser la laïcité en Afrique 17

Kahina Bouanane-Nouar Des fresques afro-cubaines au service de la trame narrative 19

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

SEIFUDEIN ADEM is Associate Research Professor and Associate Director of the Institute of Global Cultural Studies at Binghamton University, New York. He was also President of the New York African Studies Association (2010-2011). He currently serves on the Executive Board of the International Studies Association, Global South Caucus. His books include: *Paradigm Lost, Paradigm Regained: The Worldview of Ali A. Mazrui; Anarchy, Order and Power in World Politics: A Comparative Analysis; Hegemony and Discourse: New Perspectives on International Relations*; and A*FRASIA: A Tale of Two Continents*, co-authored with Ali A. Mazrui.

AKWASI AIDOO, who has a PhD in sociology from the University of Connecticut, is a Senior Fellow with Humanity United. He was the founding head of TrustAfrica (an African foundation) and previously headed funding programs at the Ford Foundation and the International Development Research Center. In the 1970s and 1980s, he taught at universities in Ghana, Tanzania and the United States. He writes poetry and short stories.

MAHMOUD ARIBA, enseignant à l'Université d'Oran 2 et chercheur associé au Crasc (Oran). Parmi ses publications: « Les indépendances africaines, vues de Côte d'Ivoire », *Revue Africaine des Livres*, Vol. 10 - n°01, Mars 2014. « La problématique éthique en milieu arabo-musulman à la lumière d'un concept-clé : El-Ihsan », novembre 2014.

BELKACEM BENZENINE, chercheur au Crasc. Il travaille sur la place des femmes dans la sphere publique et leur représentation politique dans les pays arabes. Il est l'auteur de « Penser la laïcité dans les pays arabes », l'Harmattan, 2014, et a codirigé (avec A. Mohand Amer) les indépendances au Maghreb, éd. Crasc, IRMC, Karthala, 2012.

KAHINA BOUANANE-NOUAR, Maître de conférences en Littérature Francophone et Comparée à l'Université d'Oran, elle travaille sur la dimension identitaire dans une perception mémorielle. Elle écrit régulièrement dans l'*Africa Review of Books/Revue africaine des livres*.

MARTA INIGUEZ DE HEREDOA is Marie Sklodowska-Curie Fellow at the Institut Barcelona D'Estudis Internacionals (IBEI) in Spain. Her research concentrates on different forms of resistance in conflict and post-conflict settings.

BENAOUDA LEBDAI, Professeur des Universités, à l'université du Maine, France. Il est spécialiste de littératures coloniales et postcoloniales. Il travaille sur les rapports entre la littérature et l'histoire, la littérature et la mémoire, sur les questions d'identités et de migrations. Ses dernières recherches se concentrent sur les texts autobiographiques. Parmi ses publications : *De la littérature africaine aux littératures africaines, lecture critique postcoloniale* (2009); *Autobiography as a Writing Strategy in Postcolonial Literature* (2015) ; *Écrivains africains, Entretiens avec Benaouda Lebdai* (2015).

SIDI MOHAMMED MOHAMMEDI, chercheur au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (Crasc). Parmi ses publications : « Aux origines du genocide rwandais», *Revue Africaine des Livres*, vol. 08 - n°02, septembre 2012 ; « Famille, développement et troisième âge : Approche comparative entre l'Algérie et le Japon », revue *Insaniyat*, n° 59, janvier-mars 2013 ; (dir.) *Abdelmalek Sayad, migrations et mondialisation*, ed. Crasc, Oran, 2014.

SHANNON MORREIRA is a lecturer in the Humanities Education Development Unit at the University of Cape Town. Her research interests include migration and the politics of knowledge production. Her first book, a monograph entitled *Rights after Wrongs: Human Rights and Local Knowledge in Zimbabwe*, will be released by Stanford University Press in May 2016.

SEVERINE M. RUGUMAMU is professor in the Institute of Development Studies at the University of Dar es Salaam, Tanzania. His major publications include: *Lethal Aid: The Illusion of Socialism and Self-Reliance in Tanzania* (Africa World Press Inc, 1997) and *Globalization Demystified: Africa's Possible Futures* (Dar es Salaam University Press, 2005).

Africa Review of Books **(ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).**

La Revue Africaine des Livres **(ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.**

Understanding Nuruddin Farah

Akwasi Aidoo

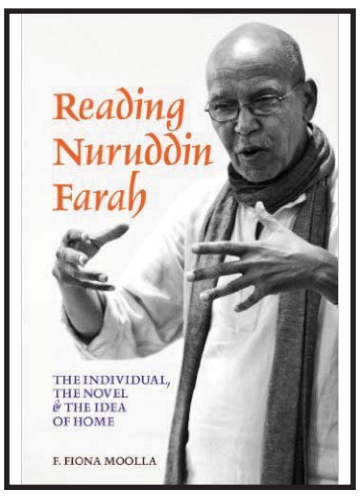
Reading Nuruddin Farah: The Individual, the Novel & the Idea of Home

By F. Fiona Moolla, James Currey, 2014, 210 p.
ISBN: 978-1-84701-091-9, £45.00

Fiona Moolla's book, *Reading Nuruddin Farah* is a must read for a variety of reasons. First of all, Nuruddin Farah, whose *oeuvre* spans over 45 years of mostly fiction writing on women's emancipation, is one of the most iconic literary figures from Africa. He is reputedly a perennial nominee for the Nobel Prize in Literature, which he certainly deserves, in addition to the many other literary awards he has already won, including the prestigious Neustadt International Prize for Literature. Although Somali by birth, Farah is the quintessential *African*, having lived in several African countries in almost all the sub-regions of the continent. In a 1976 interview in Rome, following the Somali Government's declaration of him as a *persona non grata*, he reportedly told the interviewer, Stephen Gray of the *Publishers Weekly*: 'If I couldn't go back home then I would systematically make the rest of Africa my country'. In addition to Somali, Farah is fluent in English, Italian, Arabic and Amharic, and was the first-ever Somali novelist to write in the English language.

It is also notable that all of Farah's novels are set in Somalia, even though he has lived a substantial part of his life in exile outside his home country. One of Farah's often-quoted statements is: 'I have tried my best to keep my country alive by writing about it'. Among African countries, Somalia is one of the most fascinating, if for largely painful reasons. Several times in its history, it has held high promise only to fall off the edge into deep political disaster. Given the country's harsh environmental and climatic conditions, Somalis have a reputation for exemplary resilience even though decades of incessant and devastating civil wars have pushed out large numbers of Somalis into exile and refugee camps, the most notable being the Dadaab Refugee Camp in Kenya, the largest refugee camp in the world with a population of some 500,000 at its peak. On the other hand, the fact that Somalia has the longest coastline on the African mainland makes it a strategically located country in Eastern Africa and the Horn of Africa in particular, and a maritime gateway to the Middle East and Asia. Somalia's cultural, historical and political trajectories also offer many important lessons regarding the dynamics of the Cold War, post-colonial nation building and global cultural interactions, among others.

Farah's novels, taken together, provide an illuminating template for accessing and upholding 'the other', with a strong moral core featuring a quest for paradigm shift by protagonists who are mostly independent-minded women who rebel against oppressive cultural, social and religious traditions. He has so far produced eleven internationally acclaimed novels and one non-fiction book. The novels are Farah's first two – *From a Crooked Rib* (1970) and *A Naked Needle* (1976), plus three trilogies. The first trilogy, titled 'Variations on the Theme of African Dictatorship', comprises *Sweet and Sour Milk* (1979), *Sardine* (1981), and *Close Sesame* (1983). The second trilogy, titled 'Blood in the Sun', is made up of *Maps* (1986), *Gifts* (1992) and *Secrets* (1998); and the novels of the third trilogy, 'Past Imperfect', are *Links* (2003), *Knots* (2007), and *Crossbones* (2011).



Each of Farah's novels has received extensive reviews and analyses by literary critics, but Fiona Moolla's book provides the first and most expansive discursive analysis of all of Farah's novels. To be sure, one can legitimately ask: Why read an analysis of a writer's body of work before directly reading the writer's work? Fundamentally, Moolla, who is a notable specialist in the theory of the novel as a genre, offers in her book very deep insights into Farah's body of work, which greatly helps to situate Farah's oeuvre within a clearer historical, literary and epistemological landscape.

In *Reading Nuruddin Farah*, Moolla uses a well-crafted multi-disciplinary framework for reading, understanding, appreciating and connecting with the numerous books by Farah. It is a book that would appeal first and foremost to literary experts and theorists as well as students who are aiming for and working their way to such intellectual and literary heights; and yet it should have sufficient appeal to the average novel reader. In addition, even those who already know Farah's novels will find the book helpful to gain a deeper and globalist understanding of them after reading this book and will go back to re-read Farah's novels. Each novel is deeply analysed and at the end a holistic grasp of all the novels is attained.

The introduction of the book lays out how Farah's oeuvre reflects the history of the development of the novel as a genre, and provides an elaborate framework for reading Farah. The conceptual offerings are extensive and include orality, feminism, exile, individualization, polyphony and *Bildungsroman* (a German term that refers to a 'novel of formation, education, culture').The first chapter provides the theoretical and conceptual tools to make sense of Farah's novels by zeroing in on individualism, modernity and morality. It covers the historical development of the individual, drawing mostly from the analysis of Charles Taylor in his book: *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*. Chapter 2 is a dialectical analysis of Farah's first novel, *From a Crooked Rib,*with a focus on Farah's commitment to the quest for individual development and how that achieves closure, stressing the contradictions, tensions and dialectics inherent in such quest.Ideologically progressive or radical readers of Farah would be delighted to see Moolla quote Karl Marx as the preface of this chapter:

> …although at first the development of the species takes place at the cost of the majority of human individuals and even classes, in the end it breaks through this contradiction and coincides with the development of the individual; the higher development of individuality is thus only achieved by the historical process during which individuals are sacrificed … (p. 48).

Chapter 3 covers the gynocentric *Bildungsroman* quality of two novels from Farah's first and second trilogies: *Sardines* and *Gifts*. Chapter 4 is about modernism in *A Naked Needle* and *Sweet and Sour Milk*; and Chapter 5 looks at the representation of heteronomy in *Close Sesame*, which is the closing novel of Farah's first trilogy. Chapter 6 is on the subject of 'dissolving the boundaries of self and nation' in *Maps* and *Secrets* – the first and last novels of the second trilogy. Chapter 7, the final chapter, provides a collective analysis of the third trilogy (*Links*, *Knots* and *Crossbones*) and how reconstructing the individual subject is differently articulated.

Thus, Moolla's analyses straddle the different novels and picks across the trilogies as much as possible to establish the connecting links. The analysis of each novel covers all aspects of structure, including plot, narrative, characters, description, themes, imagery, dialogue, and diction. She also utilizes some key conceptual and analytical optics and questions that the readers of Farah would find illuminating. The first, obviously, is how Farah's novels throw a reflexive light on the thread that runs through all the novels as well as on the novelist himself. Here, regular readers of Farah probably need less guidance because his life and novels are very well known to be about the quest for individual (especially women's) emancipation from oppressive systems and traditions of patriarchy, dictatorship and gerontocracy. What might be more of a surprise is Moolla's 'revelation' that the novel, as a literary genre, was initially not Farah's preferred medium because his passion was for drama: 'One could say, against the inclination Farah has shown for other genres, that the novel chose Farah since it is the cultural form which symbolically represents the conception of the person which powers Farah's worldview' (p. 23). One could therefore say that, dialectically, Farah's cultural and global literary inheritance trumped his inner spirit of personal choice and preference in determining the narrative vehicle for expressing the importance of individual agency in the Somali tradition-bound context.

The second framing optic has to do with the question of where and how we can locate Farah's novels within the historical and philosophical trajectory of the novel genre. Running through the book is the idea that Farah's *oeuvre* can be located within several historical and philosophical frames ranging from the works of Mikhail Bakhtin to Charles Taylor, René Descartes, Plato, St. Augustine, John Locke, Alasdair MacIntyre, Ferdinand Tönnies, Wilhelm Dilthey, and many more. Moolla also elaborates on the existentialist import of Farah's work – the idea that human beings must feel completely free to define their own individuality and existence without the controlling and shaping influences of culture, society and religion. In addition, Moolla shows how Farah's oeuvre reflects the history of the novel genre, from its qualities of proto-realism to modernism and postmodernism and circling back to realism. As she puts it, 'Farah's novels…encapsulate a history of the novel in the career of a single author' (p. 16) – a quality that can be attributed to only a few novelists globally.

Another framing and guiding optic is how the plots of Farah's novels handle the dialectics of both individual transformation and national development in the Somali context. Farah's novels are situated within the imperative of 'internalisation of moral sources' as the female protagonists engage in a quest for freedom, self-realisation and individual identity in the context of patriarchal and gerontocratic traditions, norms and systems that allow little space for difference and emancipation. Related to this, one of Moolla's illuminating frames is the role of Farah's novels in the reconciliation of binary opposites: 'How does the novel resolve the contradiction of character and plot, individual life and overarching pattern, *sjuzhet* and *fabula*, self-determination and socialization, soul and the world of conventions/forms, realism of presentation and realism of assessment, the organic and the architectural?' This optic constitutes a very handy means of making sense of virtually all of Farah's novels, which are of the *Bildungsroman* sub-genre.

At the same time, as Moolla's analysis shows, Farah's novels (except for his first novel, *From a Crooked Rib*) break new ground because they extend beyond the limited narrative and plot boundaries of the traditional male-centered *Bildungsroman* model: '…Farah's novels move away from the classical *Bildungsroman* template since multiple limitations seem to be attached to this

pattern. Most significantly, the classical model allows the genre which narrates individual freedom to be foreclosed by an ending where tradition curtails freedom'. Hence, Farah's novels have an innovative female *Bildungsroman* model; and Moolla identifies how Farah adeptly situates three of his novels with 'central female protagonists' in the middle of his trilogies, literally 'sandwiched between novels with a male hero'.

Beyond the individual level, Moolla's book also identifies the variant ways in which Farah's novels cover the narratives of post-colonial Somali national development, and highlights this point with a pertinent quote from Derek Wright's edited book, *Emerging Perspectives on Nuruddin Farah*, in reference to the protagonist of Farah's first novel (*From a Crooked Rib*), Ebla, whose character is presented as 'a symbolic analogue for Somalia on the eve of independence, her various polyandric marriages mirroring the nation's oppressive relations with imperial masters'.

Moolla's book is therefore, without a doubt, the most authoritative and illuminating analysis of Farah's novels. It has the highest standard of scholarship. Yet, it is a tough read in terms of conceptual understanding (especially in the first chapter) and in terms of textual expressions. Two random quotes from the early parts of the book will give a sense of this:

> This book will attempt to show that individualism in Farah's novels, while trying to escape the 'rational' sovereign self-constituting subject, in fact invisibly entrenches its domination; simultaneously occluding the social codes external to the self in relation to which the person is formed (p. 10).

The analysis of Farah's novels, embodying as they do a history of the novel, shows that the external ethical background is not dropped with the development of individualism but rather that trying to make the social-transcendental ethical background invisible determines the course of the development of the novel out of its mode in its eighteenth-century origins (p. 17).

Reading Nuruddin Farah, therefore, requires careful and slow reading in order to fully take and digest its many enlightening offerings. This is, however, a small price to pay in reading and re-reading a book that offers so much in knowledge of literary theory and a fuller understanding of one of the world's most important and creative writers. Fiona Moolla herself is a novel theorist par excellence, and her book is a pivotal contribution to the analysis of African literature, although it still does not quite fill the existing gap of analyzing the *oeuvre* of an important African literary figure like Nuruddin Farah within a literary theoretical frame emanating from the continent itself.

Nation-building Project in Tanzania: Actors, Institutions and Processes

Severine M. Rugumamu

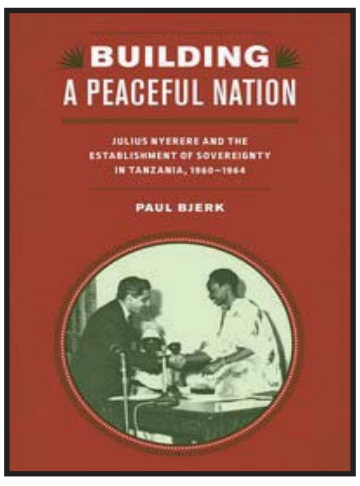
Building a Peaceful Nation: Julius Nyerere and the Establishment of Sovereignty in Tanzania 1960-1964

by Paul Bjerk, University of Rochester Press, 2015, 374 p.
ISBN: 978-1-58046-505-2, $75 HC

Building a Peaceful Nation in Tanzania is a significant contribution to the growing literature on state-and nation-building in Africa. Cast in the analytic framework of sovereignty and discursive agency, the book examines the historical context within which, Julius Nyerere, the founding President of Tanzania, navigated the challenges and policy processes of reconstructing a colonial state apparatus and re-fashioning into a new sovereign state with an enduring national identity and a collective consciousness. Based on the interpretation and analysis of extensive archival materials and interviews, the author demonstrates how the colonial history, experiences and expectations of subject citizens provided critical conjunctures that informed and defined policy options for nationalist leaders. The book further argues that the social, political and economic policies and institutions that were subsequently designed and implemented formed a robust anchor for the resulting passive political culture that was largely responsible for Tanzania's apparent unique peace and stability in the subsequent decades. In the midst of an army mutiny, bitter Cold War-engineered conflicts and international political intrigues, the contested Union Treaty between Tanganyika and Zanzibar, pervasive poverty, heterogeneous ethnic, racial and religious social groups as well as regional political instabilities – otherwise veritable indicators of instability for any young nation – Tanzania, unlike her immediate African neighbors, remained largely unscathed during the entire period under discussion.

The book is divided into three main parts constituting a total of ten chapters. Part One is sub-titled Searching for a Sovereign Discourse and has two chapters, the first sub-titled the Education of Julius Nyerere and the second sub-titled Contemplating the Political Economy. Part Two discusses Internal Sovereignty and has five chapters, namely: Independence and the Fear of Divisions, Invention of Ujamaa, Origins of Villagization, the Army Munity and the National Youth Service. Part Three discusses External Sovereignty and has three chapters namely: A Realist Foreign Policy, the Cold War and the Union Treaty, and Contending with International Intrigues.

The book goes to great lengths and details in discussing what is presented as Nyerere's profound and deep-seated fears and anxieties about the possible negative role of identity politics in undermining the establishment and resilience of a peaceful and prosperous nation. Right from the early independence days, the Tanzanian state set itself the task of undertaking a vigorous process of nation-building with the aim of welding its multi-ethnic, multi-lingual, multi-cultural and multi-religious country into one nation. It is argued that the First President deliberately embarked on developing discursive strategies of uniting a historically divided post-colonial nation by craftily declaring an all-out war on what was characterized as three common national enemies, namely ignorance, disease and poverty. The very choice of the war imagery served as a unifying factor against the real and imagined national enemies, calling on all citizens to unquestioningly support all the development policies, projects and programs identified and promoted by the Government, not least, the nation-building experiment. The project was therefore, state-driven from the outset, relying on a top-down approach that carried far-reaching centralizing implications. The only shared experience of Tanzanians was that of German and British colonial administrations.



The characterization of Julius Nyerere as a pre-eminent, transformative and charismatic leader is also shared by Goran Hyden and Donald William who argue that 'Nyerere's presidency was the most symbolic in all of Africa, carefully framing the nation-building project with the goal of remaking the entire nation into a super community'.[1] Such characterizations would neatly fit into Professors Gabriel Almond and Sydney Verba's now famous concept of 'subject citizens' who are meant to be served by the post-colonial state in Tanzania.[2]

Not surprisingly, one of the more recent Afro-Barometer public opinion surveys conducted among representative adult samples in twelve countries provides further evidence that popular notions of ethnic and national identity in Tanzania are in fact radically different from those found in other African countries. When asked the open question 'which specific group do you feel you belong to first and foremost? Only 3 percent of Tanzanians responded in terms of ethnic, language or tribal affiliation, the lowest of the 12 countries in the sample with the exception of small and relatively homogeneous Lesotho at 2 percent. This is in contrast to 76 percent of the respondents who answered the relevant question in terms of occupational affiliations. Moreover, about 90 percent of the respondents claimed they were proud to be called Tanzanians. This low rate of attachment to ethnic identity stands in sharp contrast to Nigeria (48 percent), Namibia (46 percent), Mali (39 percent), Malawi (38 percent), and Zimbabwe (36 percent).[3] To be sure, Julius Nyerere's nation-building experiment would seem to have left an indelible mark on Tanzania's political culture!

After his resignation from the premiership position only six weeks after independence, Nyerere embarked on creating a sustained common narrative and a shared political culture for Tanzanians through a series of well-calculated nation-building strategies. These strategies were firmly grounded in his profound belief in the intrinsic equality of all mankind and his unwavering commitment to the building of social, economic and political institutions that would reflect and ensure such equality. He began earnestly by re-invigorating TANU (the Tanganyika African National Union), the nationalist political party, transforming it from a mere nationalist movement into a robust and powerful political organization, with massive popular support at all levels of society. Its membership was not structurally linked to any particular group – religious, ethnic, racial class or regional. The mass political party represented many divergent interests and was held together by electoral rules that helped to strengthen its national dominance. By revitalizing the party, the political leadership sought to counterbalance the power of the new political and bureaucratic elites by establishing a political mechanism meant to promote the effective mobilization of the popular masses thus creating grass-root-based political power.

The book further discusses how the state swiftly enacted and rigorously enforced several contentious stiff laws that were designed to promote national unity and discourage societal divisiveness. The struggle to concentrate power, authority and influence gradually led to the abolition of fissiparous tendencies in the body politic. Politically restrictive legislations included the Preventive Detention Laws targeting supposedly rancorous trade unions and opposition political parties as well as the introduction of a one-party state system. Civil society organizations such as trade unions and the youth, women's and students' organizations that had supported nationalist struggles were either banned or turned into affiliates

of the ruling political party. It was claimed that fully open competition between rival political parties might have generated poisonous ethnic, class and/or religious factionalism in a fragile political environment. Other politically restrictive laws abolished the post of traditional chief in 1962 while strengthening the role of elected village councils. The book notes that the abolition of traditional chiefs played a pivotal role in further diminishing ethnicity in Tanzania's public life relative to other politically turbulent African countries where such authorities remained firmly anchored in the local governance organizational structures.

Moreover, through the virtual monopoly and control of the mass media, schools, public service and civil society organizations, the state-party oligarchy successfully inculcated citizens with "desirable" political ideas and opinions including, often, a strong attachment to the nation, over and above ethnic, religious or even regional identities. During the immediate post-independence years, the state created an environment in which the freedom of the mass media was severely curtailed and the dissemination of news and information was monopolized by its own agencies. The state-controlled media was geared largely to inform, educate and propagate national policies and values.[4]

The private press was forced to exercise self-censorship by constraining its coverage of certain controversial issues. The book argues that the state's ultimate virtual hegemony over citizens was further enhanced by the control and monopolization of public messages on nation-building to the extent that it has been difficult to dislodge its impact even after over three decades of political and economic liberalization.

Secondly, the book further addresses the role of political mobilization and training of the youths as yet another core nation-building strategy in Tanzania. It comprised, among other aspects, a compulsory national service for all secondary school graduates. The newly established military camps received and trained youths from different regions which, arguably, helped them to create age-based social networks rather than ethnic or religious-based networks. While in military camps, youths received a heavy dose of military training and civic education. Both programs were considered important in getting the youth committed to the nation as they grew up and were expected to unquestionably support rather than oppose the government's development policies and programs. More importantly, civic education was geared to the molding of the youth into good and responsible citizens as well as being politically competent members of society.

Thirdly, the book discusses the role of the education curriculum in the molding of a national identity in Tanzania. It is noted that schools which belonged to different sections of society – missionary, Asian, European, cooperative and private – were nationalized and turned into public schools. This policy intervention created equal educational opportunities and accessibility for all. Moreover, the allocation of secondary school admissions was based on a quota system which tended to favor localities which had lagged behind educationally. In addition, schools became arenas for promoting a national culture. Better still, sports, traditional dances, stories, songs and other cultural practices were taught to all students. Finally, public school curricula in independent Tanzania were aggressively employed as a strategic nation-building tool. The curricula stressed a common Tanzanian history, culture, loyalty and values. In this way, the education system inculcated the youth with a strong sense of national and pan-African identity. Bringing and mixing together students from different ethnic, racial and religious backgrounds helped to create networks among educated elites across social divisions.

Fourthly, the book analyzes the role played by the promotion of the Kiswahili language as yet another political factor that most obviously distinguishes Tanzania from all other African nations. The Kiswahili language became a source of shared identity among Tanzanians of all ethnic and racial social groups. As other experts on Tanzania have insightfully observed, the political leadership quickly pushed for total 'Swahilization' of the government administration and established the National Kiswahili Council to promote its use in all spheres of public life. Using the Kiswahili language as a medium of instruction at the primary school level was very central to Nyerere's nation-building project. The language spread throughout the country as primary school children could teach it to their own parents at home. The book strongly notes that the spread of Kiswahili increased friendships, business partnerships and marriages across ethnic, racial and religious groups that shared a common national language. In short, the role of the Kiswahili language in the nation-building project in Tanzania could hardly be overstated. The book concludes that the above self-perpetuating norms, values and institutions fostered widespread acceptance of the preferred national identity and a rejection of political violence as being un-Tanzanian. They were said to have weakened identity consciousness and ties, secularized the society and promoted the new sense of nationhood just as the experience of industrialization had supposedly done in Europe!

However, *Building a Peaceful Nation* is a provocative and interesting book but falls short of persuading. As the agency in the discursive condition, the book tends to over-play the ideas, interests and perceptions of the First President at the expense of other equally critical policy actors such as his very close nationalist leaders, opposition political parties and leaders, to say nothing of the broad masses of Tanzanian citizens. It provides massive evidence to demonstrate the immense power and ability of the President in supposedly always making the right policy choices and always building unflinching political coalitions around certain discourses while controlling and often marginalizing counter narratives. The book is equally pre-occupied with a thinly-veiled but largely lop-sided discussion about the immense personal skills, intelligence, rhetorical capabilities of the President, while paying lip services to the capabilities of other principal actors and their respective counter discourses and strategies employed to challenge the establishment. In short, it grossly inflates his role! A more useful and better nuanced analysis of political developments in Tanzania would have required a balanced recognition of the complexity of Julius Nyerere, as a person, the complexity of the development process and the challenges of leading a country that was underdeveloped, coupled with the complexity of the international system that the country found itself interacting with immediately after independence in 1961.

Equally disappointing is the fact that the book fails to capture and analytically designate the Arusha Declaration and its policy strategy of Socialism and Self-Reliance as the critical historical juncture in the analysis of the nation- and state-building project in Tanzania. To be sure, the Declaration came to provide a sweeping but detailed political, social and economic compass for Tanzania for decades along the road. Viewed retrospectively, the immediate post-independence nation-building measures detailed by the book would not have gone far and deep enough in building the coherent and peaceful nation, state and society that we have come to know and celebrate if the momentous Arusha Declaration interventions had not taken place. The whole book project required being anchored in some all-encompassing ideology and policy strategy such as was provided by the Arusha Declaration. This is the policy blue-print that promised a non-racial, non-tribal, and non-religious development strategy in order to arrest and even reverse the already creeping processes of class formation and regional economic disparities through the national distribution of central government resources – for education, health and infrastructure. Surprisingly, the author fails to conceptualize this nuanced peculiarity of Tanzania's development intervention. Admittedly, it could be argued, the deliberate equitable resource distribution policies promoted by the Arusha Declaration would seem to have hugely served to depoliticize ethnicity and potential religious conflicts to a far greater extent in Tanzania than in other comparable African countries.

Moreover, although nation-building can bind people together and reduce the likelihood of domestic civil strife, it may equally provide nationalist impulses that may lead to war with neighboring countries. This would happen if the people's national identity and pride were perceived to be under potential external threat. The history of the world is replete with examples of such tendencies including the experiences of Adolf Hitler's Germany, Benito Mussolini's Italy and Emperor Hirohito's Japan. However, this hypothesized fear has not materialized in Tanzania. In fact, the proud Tanzanian state has been an excellent neighbor, accepting millions of refugees fleeing armed conflicts in the region and facilitating peacekeeping and conflict resolution in Africa's troubled neighborhoods thanks to the pan-Africanist ideals that are at the very heart of Nyerere's enduring political philosophy. The analysis in this otherwise well-written and thought-provoking book fails to go this far.

Finally, the author also fails to examine the down side of extensive nation-building interventions on the economic development trajectory of a poor and dependent African country, like Tanzania. A single-minded pursuit of the nation-building project would arguably tend to compromise other equally important national interests, including a focused approach to a balanced economic growth and development. A poorly calibrated public ownership stance with respect to the major means of production and distribution, preference for cooperative over private ownership, the uncompromised policy of self-reliance with a diminishing reliance on foreign direct investment – all these forces could dynamically conspire to generate negative incentives for entrepreneurship, productivity, technology transfer and innovation, living the dependent and struggling national economy highly uncompetitive, ineffective and vulnerable to externally generated shocks. This is another way in which Julius Nyerere's nation-building project could also be assessed. Nonetheless, *Building a Peaceful Nation* is an important contribution to a growing literature on state-and nation-building in Africa. It ably explains how and why Tanzania's apparent national identity was created and propagated.

Notes

1. Goran Hyden and Donald William, 1993, 'Community Model of African Politics: Illustrations from Nigeria and Tanzania,' *Comparative Studies in Society and History,* 36 (1), 68-96.
2. Gabriel Almond and Sydney Verba, 1963, *The Civic Culture: Political Attitudes and Democracy in Five Nations,* Princeton: Princeton University Press.
3. Afro-Barometer Network, 2002, "Afro-Barometer Round 1: Compendium of Comparative Data from a 12-Nation Survey", Afro-Barometer Paper #11.
4. The colonial mouthpiece, the Tanganyika Broadcasting Services, was nationalized at independence and became Tanganyika Broadcasting Corporation (TBC): the Radio Tanzania Dar es Salaam Act No. 11 of 1965.

Africa's Third Wave of Protests

Marta Iniguez de Heredia

Africa Uprising: Popular Protest and Political Change

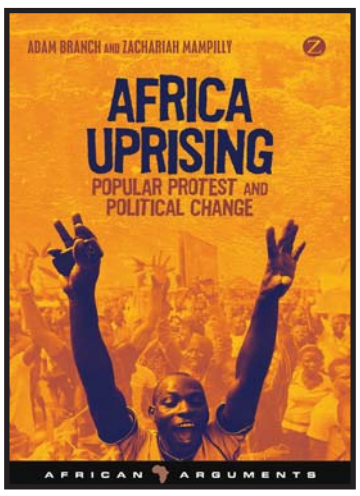
by Adam Branch and Zachariah Mampilly
Zed Books, 2015, 251 p., ISBN: 9781780329970, £14.99/$21.95

The new wave of protests that has taken place in Africa has added to an already long history of struggle on the continent. These protests are significant for the range of groups that have participated in them, for the distinctive modes of protesting used as well as for what many of them have achieved. Despite the fact that the most recent wave of protests and uprisings has gone almost unnoticed in the mainstream media, many contemporary African protests have preceded the Arab Spring.

Adam Branch and Zachariah Mampilly's *Africa Uprising* is particularly successful in locating the current period within the longer patterns of struggle and revolt in the continent, while identifying what makes it distinctive and significant. *Africa Uprising* does a political reading of protest without disregarding the economic motivations. With this, the book embraces an analysis of protests for what they are and takes us beyond an unhelpful success/failure framework as to whether protests have achieved their aims or not. Additionally, the book offers a balanced theoretical and empirical analysis that makes it rich on both counts. The sophisticated analytical framework is centred on the concept of political society, which although, as will be analysed below, needs further development, helps us understand the motivations and the agents of these protests. The four case studies of Nigeria, Uganda, Ethiopia and Sudan provide not only a robust elaboration of the book's main arguments but they are also significant and original in their own terms. This review would like to focus on these aspects, discussing what it means to look at patterns in protests while analysing particularities, as well as to critically analyse the concept of political society, which is central in the analysis. On the whole, its nuanced theoretical framework backed with thorough case studies makes *Africa Uprising* a fantastic contribution to the field of African politics and the sociology of protest in Africa.

Patterns and Particularities of Contemporary African Movements

Branch and Mampilly speak of a 'third wave of African protests'. This wave has sprang around the mid-2000s from the realisation that the promises of democracy and development of the 1980s and 1990s have not only not been realised but, in many parts of Africa, living conditions have worsened while states' rule has become even more violent and unaccountable (Chapter 4). Branch and Mampilly situate this wave in relation to a first wave of anti-colonial protests, and a second wave that ended with the military and single-party states and gave way to multiparty democracies. Yet, in this sense, the 1990s have been remarkably different from the 2000s. Many countries such as Angola, Sierra Leone and Togo saw the transition to multiparty democracy in the early to mid 1990s, but the recent wave of protests had not started then. As the authors note, there has been a period in which protests and social movements have been led by civil society, NGOs and single-issue-driven organisations. Though this trend continues today, what characterises the movements of the last two decades is the participation of the underclasses (political society). What this timing does is to put into perspective the transition from anti-colonial struggles to trade unionism and peasant uprisings, to single-issue and civil society-led movements up to the present time. Their focus is on the intricate ways in which the political context, the participants and the relationship participants have with the state and among each other give us a particularly sharp view of the characteristics and variety of the different waves.



The fact that the recent wave of protests have had *political society* at their core has changed their aims and ways of protesting, aiming more for structural changes and less for reforms. By *political society*, they specifically mean urban underclasses, highlighting three aspects: the historical urban/rural divide in terms of how colonial and postcolonial rule has been exercised; the particular political relation these populations have with the state, which takes place largely through extra-legal, illegal and informal channels; and, finally, the political character of their aspirations, which separate them from the reformist aspirations of civil society. In this context, protests have primarily taken two forms: one as a *localised* protest, which tries to 'force the state to address a specific constituency's problems without necessarily addressing the conditions of the rest of society'; and the other in the form of *uprisings*, which bring together a number of constituencies, 'creating the conditions for anything up to a revolution' (p. 81). It is whenever these two unite and,even more so, when the constituencies come together under issues that represent a large spectrum of society, that they are more successful.

The purposeful rejection of old forms of organising reflects the need to create a space for political activity and protest for those who see themselves as threatened by both the state and powerful external actors (Rao 2012, p.12). In between these two, new forms of protest emerge that reject both international actors and states and, by default, also reject forms of organising that aim at taking state power, or enacting piecemeal reforms.Some of these aspects are shared globally. Breno Bringel and José Maurício Domingues for instance also identify a 'third stage of modern social movements' (Bringel & Domingues 2015, p.8). For Bringel, what characterises this third stage is a combination of aims, plurality of methods and subjectivities and the entanglement of these movements internationally (Bringel 2015, pp.124–125). Heterogeneity is in the nature of new African social movements and, by extension, of all forms of resistance in Africa.

These movements are also contradictory in the sense that, as Larmer states, they should not be seen as authentic representations of the marginalised, the poorest or the oppressed (2010, p.252). They are formed by a significant part of the educated middle and even elite classes, sustaining political agendas that cannot be said to represent all marginalised or disenfranchised, as well as by the unemployed and those at the margins of or outside formal political representation. Additionally, these movements are not without problems and cannot be said to be pure representations of their own demands. The movements that *Africa Uprising* focuses on largely surpass ethnic divides and to a large or lesser extent reproduce other hierarchies between urban and rural-based populations, the educated and the uneducated, gender divides, age divides, those that can access and use new technologies and social media and those who cannot, the old and the young, etc. For Branch and Mampilly, this is important for us to recognise in order not to 'romanticize' protests and understand them as 'convoluted and tension-ridden' (p. 4). They are contradictory, and as such, should be seen as heterogenous spaces of political action, where political alternatives are generated. Yet, it is what characterises these movements, and not whether they have succeeded or failed, that should be the driving force of an analysis. Branch and Mampilly do this skillfully.The book goes well beyond the paradigm of failure within which Africa, and very specifically African protests, are accounted for.Not only are African social movements generally absent in Africanist and social movements literatures, the 'stereotypical' image of Africa 'as passive, compliant and even complicit of its own suffering and exploitation' makes a focus on organised protest imperative (Larmer 2010, p.251).

'Political Society,' the Centrepiece of Contemporary African Social Movements

The concept of political society lies at the centre of the book, and thus it is worthwhile to examine in detail what it brings to the analysis of this new wave of political movements in Africa. Much has been debated about the extent to which there is a civil society in Africa and in fact in much of the Third World (Harbeson et al. 1994; Keane 1998; Ferguson 2006). Much has also been said about how best to grasp that massive part of society that lies at the margins of political representation, employment, and formal tax-paying. The concept of political society is a step forward in understanding how different groups in society relate to the state and express their protests. But the concept needs to be developed further.

The concept is taken from Partha Chatterjee´s *The Politics of the Governed* (2004). For Chatterjee, it is clear that civil society is a term that comes from Western notions of state-society relations and that it represents a very small sector of society in Third World countries (2004, p.37). It acknowledges the important class divisions in society, without embracing class as a category that neatly defines different groups within society or fully grasps the specific relations these groups have with the state. Branch and Mampilly, like Chatterjee, see civil society as the middle/elite classes, whose relation to the state is formal, inscribed within states' own rational and civic ways for the provision of citizens' rights (Chatterjee 2004, pp.32–39; Branch & Mampilly 2015, Ch. 2). Political society concerns the underclasses, the squatters, the electricity stealers and the slum dwellers (*Ibid.*). They are different from the working classes in that their relation to the state is hardly formalised; their access to political representation is done through informal, marginal and extra legal channels. Yet they all see that the particular ways in which civil and political society relate to each other leads to changes in the conditions of living for political society.

There are however important differences. While Chatterjee speaks of an 'entanglement'(2004, p.40), Branch and Mampilly speak of strategic cooperation between civil and political societies in particular moments. The story that Branch and Mampilly tell us is a complex one with regard to the relationship between middle classes and political society, and what this relationship does to the development and unfolding of protests. What they argue is that for a long time middle and upper classes at the forefront of civil society, single-issue campaigns, labour organisations and NGOs have neglected the participation of the underclasses. This has provoked a gap and even a confrontation between these two classes that has made several protests go awry. But the success of protest lies in the degree of cohesion and joint demands of civil and political societies.

In this regard, the examples of Nigeria and Uganda are crucial (Chapters 5 and 6 respectively). In Nigeria in 2012, the members of a newly formed 'Occupy Nigeria' movement and the members of older civil society groups joined forces in a demonstration that 'threatened to topple the government' (p. 87). However, these protests did not bring as many changes as demonstrators wanted due to the divisions in civil society and in particular the willingness of the labour movement

to go along with the government, as well as to the manipulations of the government to break up this coalition. In Uganda, the 'Walk to Work' protest drew in both political and civil society across many regions of the county, including some of the rural areas. What undermined this movement was its fragmentation 'into particularized constituencies without a common vision for progressive political change in the country' (p. 115).

Branch and Mampilly demonstrate clearly the possibilities that lie behind a coalition of different classes to demand and enact change. However, much is still to be said about other issues that affect protests. They already signal the militarised and violent repression that protests faced in Uganda in 2011 and in Ethiopia in 2005. In Nigeria in 2015 the repression of dissidents at the time of elections, added to the wave of violence by Boko Haram, greatly restricted the opportunities for protest. If the ultimate trigger of this wave of protests was the disenchantment with the hopes for democracy from the 1990s and the new links being made between political and civil society, how does the government response alter the possibilities for these to provoke real change? And how does the evolution of international social movements going through similar ups and downs affect the prospects African social movements have for change?

Branch and Mampilly see political society at the forefront of the demand for changes that affect the economic and political architecture of society. This is not dissimilar to what Chatterjee sees as the demand for greater political participation and not simple representation or better ways to implement welfare policies. Yet, while Chatterjee sees in the demand for 'how they preferred to be governed' by political society a democratic challenge (2004, p.78), Branch and Mampilly see in the protests enacted by political society the aim of the radical transformation of conditions of life (p. 21). Political Society allows Branch and Mampilly to put at the forefront the majority of the African population without falling into the romanticisation of the middle classes of both 'Afro-pessimism' and 'Afro-optimism' (p. 1).

However, a question that still remains is: who or what is political society? *Africa Uprising* accounts for the heterogeneity within political society, especially in regards to the political imaginary and the participation in protests. However, it is not clear whether ultimately political society is really formed by just or primarily young males from the outskirts of cities, or whether we should understand it in terms of a broader membership of girls, women, adults in general, and the elderly. Additionally, although Chatterjee's own examples are largely brought from the slums and outskirts of Calcutta, it is not clear that he is identifying political society just with the urban youth. By identifying political society with the urban underclasses Branch and Mampilly are narrowing down the concept unnecessarily, raising the questions of whether there is a rural political society and how rural marginal populations fit into this picture. It is clear that the rural areas have not been absent from these protests even if the urban environment has been the main arena of these protests. Neither have women been absent from these protests; in fact the cases presented in the book reflect this. One telling example of this is the women's protest that took place on 27th October 2014 in Burkina Faso, days in advance of the big march on the 30th (All Africa 2014). Women went out with their spatulas – a utensil used to cook the maize paste. In the Burkinabe home, if a woman use this against her husband, or threatens him with it, it means that the man has lost his digniity vis-à-vis that woman, losing somewhat his authority in the house. As such, it was very symbolic for the women to go out with their spatulas; it sent a clear strong message both to Blaise Campaore and to the rest of the population that Campaore's days were over.

As will be discussed in more detail in the next section, understanding political society only or primarily in terms of the urban young male underclass contradicts the main objective of the concept of political society. Unless there are more categories for different relations between the rural and urban underclasses along the lines of gender, ethnic group, age and ability, it would tend to diminish the value of the term. This is not to disregard the fact that it is young males that mainly participate in these protests. But highlighting and analysing a sociological aspect of the composition of protests should not narrow down the conceptual lenses through which to analyse protests as a whole.

Divides that Unite?

The concept of political society also creates several divides with some tensions for the analysis. As previously mentioned, one is the division between the rural and urban. This divide exists in the human and political geography of African societies since the colonial administration created it to rule African territories and societies. This divide produced important differences in how populations relate to the state. What Branch and Mampilly argue is that the urban underclasses have seen their relation to the state take a different shape precisely due to the situation of marginality, which includes not just the lack of access to political representation and jobs but also the lack of land and community networks that are already in place in the rural environment. In fact, in terms of their aims, the authors argue that the rural underclasses have many times tried to gain greater autonomy from the state but not to challenge it (p. 22). Political society represents a challenge to the state, even if their aims do not always come out fully articulated.

Yet it is questionable that the aspirations of the rural and urban underclasses are significantly different, and what defines their relationship to the state in terms of informality and illegality does not differ that much either. Each of the cases the book focuses on illustrates that when these two have come together, the possibility of carrying out large protests and the chances of success of a protest have increased. If political society is conceptualised in terms of the political relation that the urban underclasses have with the state and the political character of their aspirations, why does it not include the rural populations? Their aspirations should also be seen as political and to a large extent in relation to the state. In this regard, it is ultimately questionable why 'political society' identifies just urban underclasses, and not the 'rural underclasses' as if their claims were not political or as if their conditions of living and negotiations of their rights with the state did not take place. If there are differences regarding their access to material and political resources, why is there not a 'rural political society'?

The division between civil and political society is one that offers a nuanced and useful conceptual framework. When the category is made in terms of the relationship that different groups have with the state, the historical trajectory of these two groups in the rise of the modern democratic concept of the nation-state makes sense. Yet this division becomes difficult when one of the categorising elements of civil society is to be an NGO and to have more reformist conservative aspirations than political society (pp. 48-50).

The book acknowledges that political society draws a great deal from associational life. In this sense there may be a difference between, for instance, an internationally funded NGO and a 'survival' NGO, which may well be formed by members of political society. Additionally, the division in the discursive realm is also not that clear. One of the trends shown by the case studies in the book but also others that have sprung up in the Democratic Republic of Congo, in Togo, Angola or South Africa, is that protests tend to start with relative conservative demands, such as: an end to corruption, the reduction of prices, respect for the rule of law, democracy, etc. In other words, claims and aspirations that civil and political society would agree upon. The point of *Africa Uprising* is to show the limitations of civil society in its aim for change, which is the step forward that political society is willing to take. However, the book needs to explain more explicitly how the jump is made from a relatively conservative political discourse to one of more radical change. This is not shown; neither it is shown how civil and political society are that far apart ideologically. The book thus leaves open the issue of civil and political society's 'entanglement', as Chatterjee would put it, at least at the bottom, and whether the real classification the book is making is largely one of class.

Seeing the examples of protests in Africa so far, a clear dividing line along class would be inaccurate as in fact they have attracted a wide range of actors. In the case of Ethiopia in the protests following the elections in 2005, Branch and Mampilly show that while intellectuals, students and professionals were part of the protests and 'voice of the opposition, it was a broader section of youth who were at th heart of the protests.' (p. 157). In other cases such as Y'en a Marre in Senegal and Revolution 2.0 in Burkina Faso in 2014, the initiators of these movements have tended to be if not the middle class, at least the educated urban-based members. However, this does not mean that movements represent just these sectors (intellectuals, artists, journalists and members of civil society). They have extended largely to rural areas and these middle classes are different from a 'political class'(Alexander 2007, p.217; Rich Dorman 2015). It is not a 'middle class' that is necessarily interested in state power. It is a middle class whose aspirations meet those from the lower strata, including the desire to carry out ample political and social transformations. The concept of political society in the way Branch and Mampilly want to adapt it needs further elaboration in terms of how rural and urban underclasses relate to the concept and how political society organises its survival and demands in a way that takes it close to the organisational forms and aspirationsof civil society.

Conclusion: Is there an 'African Uprising'?

These movements have opened a new path of political organisation in Africa, adding to wider global trends. What it means for the political and economic aspirations of the poorest people of this continent is still too early to ascertain. What needs to be acknowledged is, firstly, that these protests constitute a new wave in a long history of a continent that has never ceased to organise and protest in the quest for better conditions of living. Yet they are new in that the movements that have taken place since the mid-2000s approximately mark a dividing line between traditional forms of organising within civil society, trade unions and political parties and the open movements with a significant participation of the underclasses.

Some of them have been able to enact a complete change in governments such as those in Burkina Faso with revolution 2.0 and in Senegal with the Y'en a Marre movement. Yet, as mentioned before, this would be the wrong way to judge the 'success' of contemporary social movements. What is possible to say, and this is one of the learnings from Branch and Mampilly's book, is that they have surpassed what Harri Englund has termed a 'prison of freedom' in which previous single-issue NGO-led-type organisations were just demanding respect for human rights and not greater forms of political participation (2006). They have also signalled a change in the nature of the political demands, now being more about the procedures and structures of political and economic distribution, without necessarily leaving behind issues such as the environment, identity or issues of particular collectives. Finally, they are a reminder that Africa is not lagging behind;nor is it merely copying what is happening elsewhere. The movements that we have seen in the last few years have come before and alongside the Arab Spring and the several Occupy movements that have sprang all over the world. It is time to recognise the particularities and the trends that make African protests unique as well as part of a long trend of struggle in the world that is likely to keep growing. Branch and Mampilly's book is a great step in that direction.

References

Alexander, N., 2007, Ten Years After Apartheid: The State of Nation-Building in South Africa, in S. R. Dorman, D. P. Hammett, & P. Nugent, eds,*Making Nations, Creating Strangers: States and Citizenship in Africa*. Leiden: BRILL.pp. 197-221.

All Africa, 2014, Burkina Faso: Les femmes disent non à la modification de l'article 37. *allAfrica.fr*. Available at: http://fr.allafrica.com/stories/201410281291.html Accessed 10/11/2014 [Accessed November 10, 2015].

Branch, A. & Mampilly, Z., 2015,*Africa Uprising: Popular Protest and Political Change*, 1 edition., London: Zed Books Ltd.

Bringel, B., 2015,'Social Movements and Contemporary Modernity: Internationalism and Patterns of Global Contestation',in B. Bringel & J. M. Domingues, eds.,*Global Modernity and Social Contestation*, London: Sage, pp. 122–138.

Bringel, B. & Domingues, J.M., 2015,'Introduction',in B. Bringel & J. M. Domingues, eds.,*Global Modernity and Social Contestation*, London: Sage, pp. 1–18.

Chatterjee, P., 2004,*The Politics of the Governed*, New York: Columbia University Press.

Englund, H., 2006,*Prisoners of Freedom: Human Rights and the African Poor*, Berkeley: University of California Press.

Ferguson, J., 2006,*Global shadows: Africa in the neoliberal world order / James Ferguson.*, Durham, NC: Duke University Press.

Harbeson, J.W., Chazan, N. & Rothchild, D. eds., 1994. *Civil Society and the State in Africa*, Boulder: Lynne Rienner Publishers.

Keane, J., 1998. *Civil Society: Old Images, New Visions.*, Cambridge: Polity Press.

Larmer, M., 2010. Social movement Struggles. *Review of African Political Economy*, 37(125), pp.251–262.

Rao, R., 2012. *Third World Protest: Between Home and the World* Reprint edition., Oxford: OUP Oxford.

Rich Dorman, S., 2015. New Year, New Questions: Sara Rich Dorman | Democracy in Africa. Available at: http://democracyinafrica.org/new-year-new-questions-sara-rich-dorman/ 20/02/2015 [Accessed February 22, 2015].

Is China's Diplomatic Discourse Lagging behind Africa's Diplomatic Practice?

Seifudein Adem

The New Kings of Crude: China, India and the Global Struggle for Oil in Sudan and South Sudan

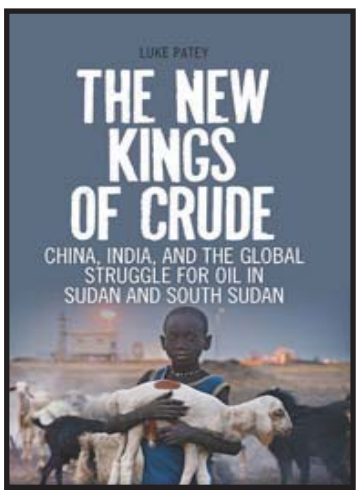
by Luke Patey

London: Hurst & Company, 2014, 357 p., ISBN 9781849042949, $35

Among dozens of books published recently on China in Africa, I think few have implications as profound and as far-reaching as *The New Kings of Crude* by Luke Patey. But let me describe the book briefly before I assess the implications. It is a thoroughly researched and densely-written book. The endnotes alone are packed in 62 single-spaced pages and include materials not only in English but also in the Chinese language. The data are derived from primary sources (unstructured interviews) and secondary ones (written documents). Using an unconventional structure that combines the features of a travelogue and a scholarly treatise, of a novel and a survey research report, and of a news report and philosophical analysis, the book chronicles the history of oil companies from China and India in the Sudan. Despite such an unorthodox format, the book is written with clarity; it also has grace and power. Undoubtedly, the author is a good story-teller and a superb analyst.

In the general introduction, Patey first draws the reader's attention to the fact that many of the oil fields under study are located in South Sudan whereas the pipelines taking the oil to the world market are in the (North) Sudan. This is perhaps an indirect way of suggesting (and rightly so in my view) that such interdependence should have served as a foundation for the economic (and potentially political) integration (or re-integration) of the Sudan. But, of course, it has not turned out that way.

The author singles out (pp. 6-7) five years as of central significance in the political history of the Sudan: 1960, when the Southern Sudanese rebel movement known as Anyanya was formed; 1972, when the Addis Ababa Agreement which ended the Civil War was concluded; 1983, the beginning of the Second Sudanese Civil War and the emergence of the Sudan People's Liberation Army/Movement (SPLA/M); 2003, the beginning of the Darfur Civil War; and 2005, the end of the Second Sudanese Civil War (the signing of the Comprehensive Peace Agreement). One year that must be added, I think, is 2011, when South Sudan achieved independence. The book is divided into four parts, with each part broken further into several readable chapters.



Chapter 1 is a coherent, lucid and comprehensive analysis of the flourishing of US-Sudanese relations from the early 1970s to the late 1980s. Chapter 2 and 3 chronicle (or continue to do so) in detail how the US-Sudanese relations began to run out of steam. It also highlights how in the view of the US Government, the Government of the Sudan shifted from one of its most important allies in Africa into an adversary. From the late 1990s on, Washington pursued a 'diplomacy of hostility' towards the Sudan because of the latter's alleged sponsorship of terrorism and human rights abuse. At about the same time, China pursued a relationship of co-optation that was designed to cultivate friendship with Sudan. As Patey puts it, 'China's role in Sudan was business-driven'; conversely, 'the US was intensely political' (p. 12).

Chapter 4 is partly about how China's oil companies first entered Sudan, followed in Chapter 5 with a thorough examination of the security challenges faced by them in South Sudan. Chapters 6 and 7 are about the political economy of India's quest for energy independence – and the challenges that entailed as well as the major issues which arose just before Indian oil companies, with help from their government, successfully entered Sudan's oil fields. More specifically, the related themes covered in the two chapters additionally include: the history of oil production in India; its quest for energy independence or, at least, minimum dependence on foreign oil; the strategies India has been using to achieve those goals; and the nature and extent of support given by the Indian government to its oil companies. We also learn about the depth of the historical link between India and the Sudan as symbolized, for instance, by Mahatma Gandhi's visit to the African country in 1937; three years after that historic visit came another one by Prime Minister Jawaharlal Nehru, who arrived in the Sudan with Indira Gandhi, his daughter and future prime minister of India.

A significant portion of Chapter 8 is about the divestment effort in the Sudan by different groups (including by the US administration under George W. Bush). Chapter 9 documents the beginning of the end of the honeymoon between China's oil companies operating in the Sudan and the Government of Sudan towards the end of the last decade. In this period, China was beginning to realize that it might be relying too much on the Sudanese government; Sudan was also beginning to realize that it might be relying too much on China.

Chapter 10 is primarily about the end of the honeymoon between Sudan and China's oil companies following the independence of South Sudan. From the point of view of the major objective of the book, Chapters 10 and 11 examine the oil factor in the relationship between Sudan and South Sudan. The last chapter provides a summary and outline of the major arguments advanced in the preceding chapters.

The book illustrates how Sudan embraced China (and India) because it was abandoned by the West (p. 58). After Sudan was placed on the US government's list of state sponsors of terrorism in 1993, and Washington imposed unilateral economic sanctions on it in 1997, the possibility that other US oil companies might invest in Sudan faded. Subsequently, the China National Petroleum Corporation (CNPC) was able to capitalize on the American exit; Sudan thus offered not only proven oil reserves, but also the absence of US and European competition (p. 269). As Sudan's President Omar Hassan Ahmad al-Bashir said in 2011: 'When the American companies refused to work in the oil fields and when restrictions were imposed on the Western companies' operation in Sudan, we found in China the real partner' (p. 241). In other words, Sudan did not just embrace China; it did so because it was abandoned by the West. The same could be said to some extent about the relationship which China was able to forge with many other countries in Africa.

The book supports the theory that China (and India) is using Africa as a laboratory before venturing into the larger global stage as a major actor. 'For CNPC in particular', observes Patey, 'Sudan was a strategic investment providing the company with crucial management and technical experience in operating a large overseas project and launching its various oil service subsidiaries into the international marketplace' (p. 264). Patey adds: 'The cumulative impact of Sudanese politics and civil wars on CNPC and [India's] ONGC Videsh Ltd. (OVL) [was to empower them] to begin to explore how they could avoid the consequences of political and security risk in their wider overseas investments' (p. 265). Again, the same can be said to some extent about important aspects of China's engagements in other parts of Africa – Africa serves as a 'testing ground' for the international expansion of China's and India's companies.[1]

'Darfur is a part of Sudan, and you have to resolve this problem'; this

was what President Hu Jintao of the People's Republic of China reportedly told President Bashir of Sudan many years ago (p. 175). What is more, the major opposition movements in the Sudan, both armed and unarmed, do not seem to believe that China follows the principle of non-interference in the Sudan (as well as in other parts of Africa). As one Sudan People's Liberation Army (SPLA) commander put it: 'The suffering of the people is on the hands of the Chinese' (p. 222). What these observations demonstrate is that the so-called principle of non-interference which China espouses was hardly followed in practice in the Sudan.

China, too, interferes in the domestic affairs of African countries even if the effects of its interferences could sometimes take various forms and a long time to mature. Furthermore, we can assume, given the historical patterns of great power behavior, that China's natural impulse towards interference would become stronger as its power and interest expand, prompting it to brand itself as more and not less interventionist in African affairs, not only because that is what it would be doing in any case, but also because the principle of non-interference is in fact no longer cherished even by Africans. The question which thus arises is: Is China's diplomatic rhetoric lagging behind the principle of African diplomacy as it is practiced today?

Luke Patey's book also illustrates that either the Government of China has no grand design to dominate Africa (and the world) or, as suggested above, its agentive power in Africa (and elsewhere) is highly exaggerated. In other words, we might have too readily given the leaders of China (as well as India) the credit which they neither deserved nor demanded. As Patey reminds us, 'what externally appear to be formal national-owned companies (of China and India) are not necessarily following instructions from their home governments, but rather have their own unique internal dynamics that in turn heavily influence the direction of China's [and India's] relations with Africa' (p. 263). If anything, quite the reverse seems to be true: 'Sudanese agency was instrumental in both empowering and restricting the investments of Chinese and Indian national oil companies in Sudan and South Sudan' (p. 264). What is more, Patey draws our attention to the important distinction between 'government ownership of the oil companies' and 'government control of the oil companies' (p. 266). This is a simple distinction which is often overlooked; 'control' does not necessarily follow from 'ownership'. Chinese and Indian companies do not necessarily always serve as agents of their respective governments in Beijing and New Delhi:

> In the process of riding the highs and lows of changing Sudanese politics, diverging and conflicting interests that exist between actors in China and India were internationalized. Rather than simply a coordinated and well-executed plan drawn up by Chinese and Indian governments to expand their interests abroad, there was plenty of circumstance and chance at work, guided in part by the individuals, corporations and organizations that are at the forefront of Chinese and Indian engagement overseas. The idea of China and India as straightforward rising powers often paints over a complexity that lies behind (p. 272).

The above observation, I think, is a useful corrective to the China, Inc. and India, Inc. discourse which are dominant in some circles today.[2] In many ways, the companies from China and India in the Sudan have a good deal more in common with similar companies from Europe and North America.[3] Patey's analysis makes another unique contribution by highlighting the enhanced role played by African actors:

> While much attention is paid to the ways in which renewed Chinese and Indian engagement has impacted Africa, the book examines how the politics, civil wars, and foreign relations of two African countries influenced China and India as rising powers in the world (p. 263).

Additionally, the book takes side, possibly inadvertently, on the issue of who has a greater soft power in Africa: India or China? There were some influential scholars who had suggested that in the long run India has a greater soft power than China in Africa. In this vein, for instance, the distinguished Kenyan political scientist Ali Mazrui observed a few years ago:

> China and India are two emerging super-powers on the global stage. India's influence in Africa already includes the influence of 'Bollywood', Indian music, South Asian cuisine, and the legacies of Gandhi, Nehru and nonalignment from the 20th century onwards. India's cultural power is much older than China's. However, Beijing's involvement in Africa's liberation wars, oil exploration, investments, arms sales and infrastructural projects have begun to deepen China's penetration of postcolonial Africa. India has greater softer power than China; China is evolving harder forms of leverage.[4]

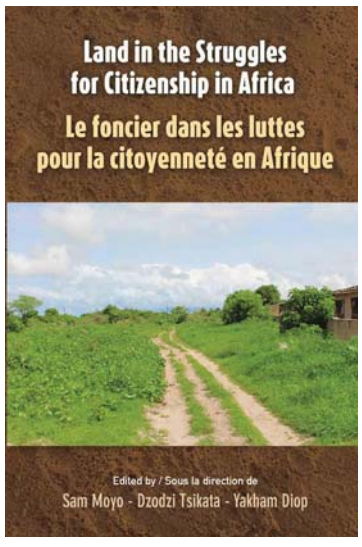
Patey's analysis strongly suggests that it is China rather than India which probably would come to enjoy the greater soft power in Africa. He writes:

> Mahatma Gandhi and Jawaharlal Nehru were prominent in helping South Africa's struggle against apartheid and the continent's struggle to sever its colonial bonds. But Indo-Afro solidarity was put to the test during the 1962 border war between India and China; many African countries did not provide the political support New Delhi had hoped for. While the peaceful ideals of non-violence resistance and cultural co-existence expressed by Gandhi and Nehru fell easily on the ears of African leaders, they could not match China's more tangible military, political and financial support (p. 145).

Does the book also expose, in effect, the hypocritical reactions of some entities and individuals in the West to China in the Sudan? I think this is a legitimate conclusion since, after reading the book, one cannot help but ask why 'undemocratic' China is severely criticized when it does business with Sudan but 'democratic' India is not subjected to similar criticism? This book is a good read for those who are interested in understanding different dimensions of China's relations with the Sudan, and with Africa.

Notes

1. Ali A. Mazrui and Seifudein Adem, 2013, *AFRASIA: A Tale of Two Continents*, Lanham, MD: University Press of America, p. 134.
2. See Martyn J. Davies, 2008, 'Special Economic Zones: China's Developmental Model Comes to Africa,'in *China into Africa: Trade, Aid, and Influence*, edited by Robert I. Rotberg, Washington, DC: Brookings Institution, pp. 151-153. For a broadly comparative analysis of this theme, see Edward S. Steinfeld, 2010, *Playing Our Game: Why China's Rise Doesn't Threaten the West*, Oxford: Oxford University Press, pp. 39-47.
3. Tom Burgis, 2015, *The Looting Machine: Warlords, Oligarchs, Corporations, Smugglers, and the Theft of Africa's Wealth*, New York: Public Affairs.
4. Ali A. Mazrui, 2012, 'Are China and India Rivals for Influence in Africa? Afro-Asian Interaction in the Post-Cold War Era', Institute of Global Cultural Studies, Binghamton University, New York, unpublished paper.



Land in the Struggles for Citizenship in Africa

Le foncier dans les luttes pour la citoyenneté en Afrique

Edited by/ sous la direction de Sam Moyo, Dzodzi Tsikata et Yakham Diop

The variety of land questions facing Africa and the divergent strategies proposed to resolve them continue to evoke debates. Increasingly, in response to the enduring problems of land tenure, there are land movements of all shapes and orientations, some reformist and others quite revolutionary in their agenda. However revolutionary, land movements have tended to ignore the land tenure interests of women, pastoralists, youth and indigenous people. Several of these longstanding and emerging issues in land tenure include the role of the state in land tenure reforms; urban land questions, the nature of land struggles and movements; and, the impact of land tenure developments on particular social groups and countries. An overarching concern is the extent to which land rights are being commodified, through the conversion of land held under customary tenure systems into marketised systems. The consequences of this include growing land concentration, land tenure insecurities, diminishing access to land by various sections of society, including the poor, women and less dominant ethno-religious groups. This volume brings together different studies on Africa's land questions exploring emerging land issues on the continent in terms of the wider questions of development, citizenship, and democratisation. The chapters discuss the land question through a variety of themes. Some focus on the agrarian aspects of the land questions, while others elucidate the urban dimensions of the land question.

ISBN: 978-86978-636-3 **Pages : 384**

The City as Borderland: Migrancy and Frontier Life in Johannesburg

Shannon Morreira

Migrant Women in Johannesburg: Life in an In-Between City

By Caroline Wanjiku Kihato

Wits University Press, 2013, 174 p., ISBN 978-1-86814-755-7, R280

What does it mean to 'belong' in an African city? And what does it mean to be 'different'? How have contemporary South African – and wider global – discourses framed belonging and difference; and how is this framing encountered and altered by those who are positioned as 'outsider'? Finally, how are notions of legality constructed by the state, and how are they contested by ordinary people? These are key questions for our imaginaries of citizenship in postcolonial Africa, where we deal with the legacies of colonialism and modernity through our somewhat arbitrarily constructed state-boundaries, and these are the key concerns around which Caroline Wanjiku Kihato's ethnography of migrant women in Johannesburg centres. This book is about Johannesburg's in-between spaces, and the agency of the people who inhabit them and who, in so doing, change the face of the city. In South Africa's current context of ever-surfacing xenophobic sentiment, it is a book that matters to notions of the 'local' versus the 'foreign', and to our notions of the legal versus the illegal life in a city.

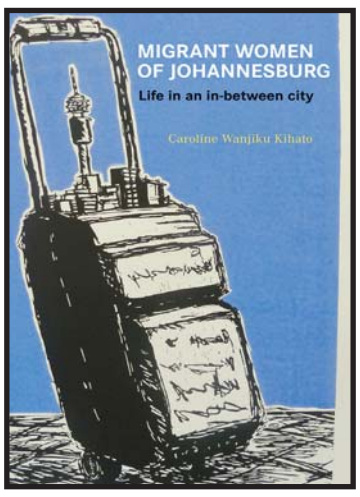
Discourses of Migration in the Current World

Kihato opens with a question that we have all encountered but one which can be surprisingly hard to answer: where do you come from? For urban Africans born and raised in large cities, do we trace belonging to a street in Nairobi or Kinshasa, or do we trace it back to the places our parents, or our parents' parents, or our great-grandparents, came from before they moved to the city? And if we do this, do we follow our mother's or our father's line? This simple series of questions raises issues of belonging, and raises the simple fact – which is nonetheless a fact that the world appears to have forgotten in much public discourse about migrancy at present – that people have always been mobile, and that home is a place that is made.

In mid-2015, Europe encountered what has been described in the news media as a migration crisis, as large numbers of people fleeing the war in Syria have made their way toward Europe. For those of us watching the European situation from Southern Africa, popular talk of 'influx' and 'crisis' seem all too familiar, and bring to mind the multiple moments, in multiple countries, in which various groups of persons from other parts of Africa have been viewed as (illegitimately) 'pouring' across the borders. These global responses to massmobility show the failures of our current public discourses. As Nyamnjoh writes,

> The [globalisation] rhetoric of free flows and dissolving boundaries is countered by the realities of borders, divisions and violent strategies of exclusion…. The accelerated flows of capital, goods, electronic information and migration induced or enhanced by globalisation have only exacerbated the insecurities and anxieties of locals and foreigners alike, bringing about an even greater obsession with citizenship and belonging (Nyamnjoh 2006:1).

Movements of people in the modern world are represented as though people are out of place, as opposed to enabling us to think of movement and mobility as a normal part of human life. In many ways, this stems from the geopolitical boundaries created by the nation-state, which create spaces to which certain people belong, and spaces to which they do not. The very notion of illegal versus legal migration implies that we are born into certain places (our 'places of origin'), and that we should not move from those places unless certain conditions are met, despite popular talk of globalisation and increasing movement. It implies, in other words, that mobility is 'unusual', a fact belied by any perusal of human history, and a fact belied by Kihato's detailed ethnography.



In contemporary South Africa, these global discourses surface through the prevalence of xenophobia, despite the regional history of movement between people in Southern African countries and beyond. Gibson (2011) argues that Fanon foresaw the emergence of such xenophobic discourses in postcolonial contexts when 'nationalism does not become a humanism with programmes and practices that give it genuine social and political content, including real citizenship for all' (Gibson 2011:62). In other words, where nationalist ideologies do not bring about 'real' change, but instead give way to neoliberal global forces – as we clearly see happening in South Africa today – it is unsurprising to Gibson that anti-foreigner sentiment surfaces. In South Africa, the derogatory term 'makwerekwere' is used for (black African) 'foreigners', and is based in a judgement on ways of being in the world – makwerekwere, so the story goes, is a word that refers to the unintelligible nature of the languages of non-South Africans, whose language sounds like gibberish or makwerekwere. It is worth noting that white foreigners do not face the same challenges.

Kihato's book examines the lived effects of these underlying global and local ideas of whether one is entitled to move into a space or not, and whether one is a 'proper' person – in the eyes of the state, and in the eyes of the state's citizens – or not. Despite the difficult topic, it is largely a positive book, and one that highlights the agency of women who work within these discourses and who are nonetheless able to carve out spaces for themselves in Johannesburg. By so doing, Kihato argues, women are able to change the nature of public discourse. Kihato argues that by focusing on the experiences of women migrants in Johannesburg, one is able to read the city differently, and thus to see the ways in which we have become accustomed to conceptually organizing cities and persons, and to see the problems with the conceptual categories that have been created. She writes that,

> African cities defy easy characterization. Cities are at once spaces of opportunity and abject poverty; connected to global circuits of people, goods, and ideas, yet simultaneously contain spaces of marginalization; cities are places of hope and creativity and at the same time of despair and despondency; they are the harbingers of democracy yet sites where some of the most violent abuses of human rights have taken place. Urban life in Africa often means straddling multiple worlds (p. 130).

Let us examine some of her key themes as a means of exploring the contradictions of the city that emerge through her detailed fieldwork.

Kihato's Johannesburg

Kihato's methodological approach informs the kind of text she produces, and the detailed arguments she is able to make. Eschewing big-picture social science methodologies – which she argues dominate scholarly understandings of Johannesburg – and which 'have tended to read the city "from above", using approaches that analyze the macro socioeconomic and political forces that shape urban spatial form and social relationships' (p.13), Kihato embraces what she terms 'the city from below'. By this, she means detailed ethnographic methodologies that are based in the experiences of women migrants to the city, and that allow for women's interpretations of the city to take centre stage. It is this methodological approach that gives her access to situations which show the ways in which structure and agency are mutually constituting, such that 'the everyday actions (of men and women) reconfigure, tweak, and sometimes transform the nature of urban institutions' (p. 14). It also allows for a feminist reading of the city that is important to her argument. It is worth noting that Kihato's notion of the city from below is not confined to the women themselves, but extends from their interpretations to consider the ways in which the broader social sphere is constituted by those who are considered marginal to it: in other words, women are active agents who transform cities as well as inhabit them.

Nonetheless, Kihato's book is situated in 'the city's in-between spaces' (p. 113). Liminality, and the lives lived between boundaries, is another key theme of the book. She argues that the women she interviews and works alongside live 'between homes', in spaces that are neither here nor there, neither one thing nor another. As such, migrants are 'suspended', aspiring to be elsewhere physically or economically, living between 'a romanticised past and an imagined future elsewhere' (p. 17). In speaking to the multiple binaries that women are caught between – legal and illegal; foreigner and local; insider and outsider; success and failure – Kihato shows the ineffectiveness of such binaries in capturing the realities of life, where it is possible to be illegal in some contexts and legal in others; or to be considered a success by one's older brother's 'back home' in Brazzaville when living what others might define as a deeply constrained life in Yeoville. The ineffectiveness of the binaries that Kihato invokes to describe the actual realities of the lives she has carefully documented is one area where Kihato perhaps could have pushed her critique further: while she provides a cogent description of the ways liminal zones transgress binaries, she still seems to rely on the binaries in order to do so. This is a small criticism, however, of an otherwise excellent analysis of the 'in-between spaces.'

A further theme of Kihato's which is worth considering here is that of the actual flexibility of supposedly inflexible law. Through her descriptions of interactions between women traders and the police on the streets of Yeoville, and her descriptions of interactions between 'illegal immigrants' in camps for displaced people following xenophobic violence, Kihato provides sound empirical discussions of the ways that, in everyday practice, 'the law' is made and unmade, stretched and altered, in ways that one would not necessarily expect. She asks,

> What does being 'legal' mean in a city where those with valid visas or refugee permits are considered illegal on the streets? What is 'official' when police officers collude to turn a blind eye on 'unofficial' street trading? What is 'urban governance' in a context where multiple regulating authorities exist with differing values and moral economies? (p. 114).

Rather than considering the law and urban regulations as a solid set of practices that underlie life in the city, Kihato sug-

gests that we should instead look more closely at the ways legislative mechanisms are undone by state agents such as police officers. Rather than law as a formal set of rules and practices, then, what Kihato's work uncovers is a set of 'informal systems of exchange' (p. 17). As such, 'if we look carefully, we can no longer speak of a city in which firm boundaries exist between official regulation and enforcement on the one hand, and unofficial and extralegal practices on the other' (p. 18). Rather, what we see is the ways in which the state itself – rather than 'illegal' non-state actors like immigrants – is implicated in the making of the so-called 'ungoverned' city. Conversely, her empirical work also shows the ways in which non-state actors are actively involved in reconfiguring governance within cities, in that they too are part of these informal systems of exchange. In other words, 'informality' need not be the enemy of the postcolonial city: at times, it is a productive force that is presently ignored in much of the wider policy-driven discourses around urbanity.

Conclusion

Kihato's book provides an excellent addition to the literature on the city, and its ethnographically grounded approach is a useful one in capturing the contradictions and paradoxes at play in urban spaces. She deftly captures the difficulties of defining 'belonging' in the contemporary world, and her book stands as a good reminder to social scientists and urban planners – indeed, a good reminder to everyone – that mobility is a normal part of everyday life, and a normal part of what it means to be human.

References

Gibson, Nigel, 2011, *Fanonian Practices in South Africa: From Steve Biko to Abahlalibase Mjondolo*, New York: Palgrave MacMillan.

Nyamnjoh, Francis, 2006, *Insiders and Outsiders: Citizenship and Xenophobia in Contemporary Southern Africa*, Dakar: CODESRIA in association with Zed Books.

Penser l'Afrique à l'universel : hommage à Amady Aly Dieng

Sidi Mohammed Mohammedi

Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire (1978)

Par Amady Aly Dieng

Ed. L'Harmattan, Paris, 2013, 200 p., ISBN : 978-2-296-99534-5, 20 €.

Introduction

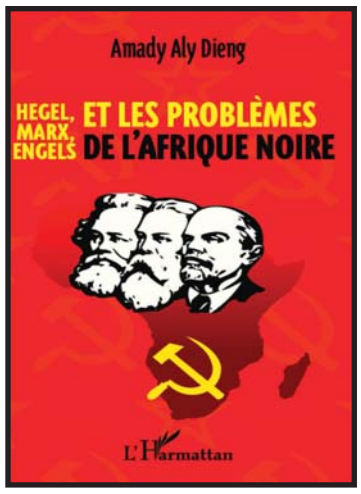
Les thèmes abordés dans cet ouvrage ne sont pas nouveaux. Dès l'introduction Amady Aly Dieng souligne que son objectif n'est pas de « résoudre les problèmes de l'utilisation du marxisme en Afrique noire », il cherche « plutôt à susciter des discussions de fond autour des difficultés de l'application du marxisme dans les pays où le prolétariat industriel n'est pas encore très développé (…) [et] de créer les conditions d'une véritable discussion sur le rôle du marxisme dans la solution des grands problèmes de notre continent » (p. 7).

Amady Aly Dieng (1932-2015) est l'un des intellectuels africains les mieux placés pour réaliser cette tâche. Docteur ès sciences économiques, il a enseigné à l'Université Cheikh Anta Diop à Dakar. Il était aussi fonctionnaire international à la Banque centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO), donc très près des réalités économiques du continent. Il était enfin parmi les fondateurs de l'Association générale des études de Dakar (devenue ensuite l'Union générale des étudiants de l'Afrique de l'Ouest) dans les années 1950 et président de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France au début des années 1960[1].

L'œuvre d'A. A. Dieng est constituée d'une dizaine d'ouvrages parmi lesquels on peut citer : *Le rôle du système bancaire dans la mise en valeur de l'Afrique de l'Ouest* (1982), *Contribution à l'étude des problèmes philosophiques en Afrique noire* (1983), *Le marxisme et l'Afrique noire* (1986)*, Blaise Diagne, premier député africain* (1990), *Hegel et l'Afrique noire* (2006), *Les étudiants africains et la littérature négro-africaine d'expression française* (2009), *Histoire des organisations d'étudiants africains en France* (2011), *Mémoires d'un étudiant africain* (2011).

Le présent ouvrage est une réédition de la première version de 1978. Il rassemble dix essais sur plusieurs thèmes : la philosophie de l'histoire de Hegel et l'Afrique noire, Marx et les problèmes de l'Afrique, la philosophie africaine, la négritude… Cependant, malgré la diversité de ces thèmes, une seule vision guide la démarche de l'auteur : l'application créatrice de la méthode dialectique et critique aux problèmes africains ainsi qu'aux écrits, anciens et récents, sur l'Afrique.

Dans ce qui suit, nous n'allons pas présenter l'ensemble des questions développées dans cet ouvrage. Notre objectif, plus limité, est de mettre en exergue quelques-uns des éléments de la pensée d'un maître africain sur Hegel et Marx, ainsi que quelques-unes de ses recommandations pour les nouvelles générations d'intellectuels du continent.



Hegel : « le plus grand idéologue de l'impérialisme colonial »

Partant de la prémisse générale selon laquelle il y a un lien direct entre le milieu géographique, l'esprit d'un peuple et sa place dans l'histoire universelle, Hegel « refuse aux peuples non européens la possibilité d'accéder à l'histoire et à la philosophie » (p. 51). Ainsi, rapporte A. A. Dieng, il partage le monde en deux zones : les zones extrêmes de froid et de chaleur ne favorisant pas l'élévation de l'esprit et les zones tempérées qui le favorisent. Pour le philosophe allemand, seule l'Europe méditerranéenne, à climat tempéré, serait au cœur de l'histoire universelle parmi toutes les régions du monde.

Une deuxième typologie géographique est établie en faveur de l'Europe méditerranéenne : le haut pays (steppes et désert), les plaines des vallées (coupées par les rivières) et la région côtière (constituée par l'eau). Ici, seule la mer « (…) unit les pays (…) [et] présente d'énormes avantages pour le développement des peuples côtiers. Elle donne la représentation de l'indéterminé, de l'illimité et de l'infini. Elle invite l'homme à la conquête, au brigandage et à la recherche du gain. Elle élargit les idées et rompt les dépendances auxquelles sont soumis les habitants des plaines, des vallées (…) », écrit Hegel (p. 53).

Pour l'Afrique, elle a « comme facteur principal, le haut pays » (p. 54) et est divisée en trois parties :*l'Afrique proprement dite* au Sud du Sahara, *l'Afrique européenne* au Nord du Sahara et *le bassin du Nil* rattaché à l'Asie. C'est l'Afrique proprement dite qui est hors de l'histoire : « C'est le pays de l'or, replié sur lui-même, le pays de l'enfance qui au-delà du jour de l'histoire consciente est enveloppé dans la couleur noire de la nuit. S'il est ainsi fermé, cela tient non seulement à sa nature tropicale, mais essentiellement à la constitution géographique » (Ibid.)

Hors de l'histoire, l'Afrique ne peut aussi accéder à l'esprit philosophique. « Hegel affirme qu'il n'y a ni liberté, ni pensée chez les peuples non européens. La philosophie, la pure pensée et la liberté ne se trouvent qu'en Occident, seul continent historique. C'est au nom de ce principe que Hegel justifie la domination de l'Europe sur les autres parties du monde » (p. 56). Plus encore, Hegel tient des propos franchement racistes à l'égard de l'homme africain : « (…) L'homme, en Afrique, c'est l'homme dans son immédiateté. L'homme en tant qu'homme s'oppose à la nature et c'est ainsi qu'il devient homme. Mais, en tant qu'il se distingue seulement de la nature, il n'en est qu'au premier stade, et est dominé par ses passions. C'est un homme à l'état brut. Pour tout le temps pendant lequel il nous est donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie, et aujourd'hui encore, il est resté tel. Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline » (p. 57). Et à propos de la traite esclavagiste: « Les nègres sont réduits en esclavage par les Européens et vendus en Amérique. Néanmoins, leur sort est presque pire encore dans leur propre pays où existe un esclavage aussi absolu »[2]. La traite esclavagiste par les Européens serait un progrès par rapport à l'esclavage interne en Afrique ! (p. 58).

Ainsi, pour A. A. Dieng, Hegel est « le plus grand idéologue de l'impérialisme colonial » (p. 56) et c'est cet esprit européocentriste et raciste qu'ont combattu des intellectuels africains, en premier lieu Cheikh Anta Diop, pour bâtir une nouvelle vision de l'histoire et de la philosophie africaines[3]. La question que se pose A. A. Dieng ici est sur « l'influence que Hegel aurait pu exercer sur certaines idées de Marx » (p. 60). En d'autres termes, le marxisme a-t-il hérité l'européocentrisme de Hegel ?

Questions au marxisme

Après avoir résumé l'opinion de Hegel sur l'homme africain (manque d'objectivité, impulsivité…), Marx, dans *L'idéologie allemande*, ajoute ce commentaire : « Nous retrouvons ici toutes les déterminations de l'enfant et du Nègre : dépendance par rapport aux choses, indépendance par rapport aux pensées et en particulier, à la pensée, l'être absolu (sacré), etc. » (p. 62). En émettant un tel commentaire, Marx « est-il d'accord avec Hegel ? », et A. A. Dieng de répondre : « Nous ne pouvons pas le dire » (Ibid.). Toutefois, il rappelle que Marx et Engels, dans le *Manifeste du parti communiste*, n'excluent aucune partie de l'humanité de l'histoire : « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de lutte de classes » et ce, abstraction faite de la « rectification » ultérieure de Engels en substituant « l'histoire » par « l'histoire écrite », rectification dangereuse selon A. A. Dieng et qui mérite plus d'étude et de prudence.

Mais Marx s'intéresse essentiellement au mode de production capitaliste développé en Europe occidentale et a pris comme cas illustratif l'Angleterre. Les autres pays, qui n'ont pas connu un tel développement, n'occupent dans son œuvre qu'une place secondaire et dépendante de leur fonction dans la genèse et l'évolution du capitalisme. C'est le cas de l'Australie, des Etats-Unis d'Amérique des années 1790 à

1860, de l'Amérique indienne, de la Chine et de l'Inde, enfin de l'Afrique (pp.78-82).

C'est l'Afrique qui est la moins étudiée par Marx. Elle est évoquée seulement dans son rôle comme réservoir d'esclaves pour l'Angleterre et dans l'essor commercial de Liverpool à tel point que ses notables chantent les « vertus » de ce commerce qui « développe l'esprit d'entreprise jusqu'à la passion, forme des marins sans pareils et rapporte énormément d'argent » ! (p. 82)

A quoi est dû ce manque d'intérêt pour l'Afrique chez le fondateur du matérialisme historique ? Selon E. Hobsbawm, les connaissances historiques de Marx étaient d'inégale importance. Elles « étaient minces sur la préhistoire, les sociétés communautaires primitives et précolombiennes. Elles étaient pratiquement inexistantes en ce qui concerne l'Afrique. Elles n'étaient pas impressionnantes en ce qui concerne le Moyen âge, mais notablement meilleures pour certaines parties de l'Asie, l'Inde en particulier (mais non le Japon). Elles étaient bonnes quant à l'Antiquité classique et au Moyen âge européen (…). Mais pour l'époque [moderne], elles étaient remarquablement riches (…) » (pp. 82-83).

Par ailleurs, il y a un autre avis sur ce sujet. Marx et Engels auraient négligé l'étude des sociétés africaines non par manque de données disponibles, mais ils ont choisi d'ignorer délibérément ces sociétés par européocentrisme (pp.103-104). A. A. Dieng partage cet avis après avoir passé en revue plusieurs travaux sur l'Afrique du vivant de Marx qui, lui,« s'est contenté des informations fournies par Hegel ou les philosophes français du Siècle des Lumières » (p. 111). D'un autre côté, A. A. Dieng « arrondit » cette assertion en affirmant que Marx et Engels étaient engagés dans la révolution prolétarienne en Europe et n'étaient pas obligés de différer leurs efforts intellectuel et politique vers les pays des autres continents. Cette mission, en prenant l'exemple des pères du matérialisme historique, incombe aux peuples de ces pays et en premier lieu leurs intellectuels (p.104 et p.106).

Testament pour les nouvelles générations d'intellectuels africains

Cette question d'hypothétique européocentrisme de Marx renvoie donc à la nécessité de prendre en charge sa propre histoire, de « compter essentiellement d'abord sur ses propres forces » (p. 23). C'est l'un des appels d'A. A. Dieng qui a encore sa place aujourd'hui : « L'étude des bases de l'européocentrisme dans les sciences sociales et les sciences de la nature est une exigence de notre époque, car celles-ci doivent être au service des peuples africains. Jusqu'ici ceux-ci ont été au service de la prétendue science universelle qui est essentiellement utilisée pour les intérêts des bourgeoisies européennes » (p. 112).

Mais combattre l'européocentrisme ne doit pas déboucher sur un « afrocentrisme », sorte d'ethnocentrisme renversé. Au contraire, l'ouverture à d'autres cultures et expériences historiques est nécessaire.

> L'historien africain [par exemple] ne doit pas être condamné à étudier exclusivement l'histoire de l'Afrique. Il doit étudier l'histoire des autres pays pour enrichir notre expérience, mais pour cela il doit déployer d'énormes efforts théoriques qui lui permettront de dominer sa science et ainsi de mieux maîtriser nos problèmes. Si tant d'historiens étrangers étudient notre histoire, pourquoi éviterons-nous d'étudier la leur. C'est une des conditions indispensables à la naissance d'une véritable histoire de l'humanité (p. 156).

Enfin, cette ouverture doit être vigilante. L'extrait suivant peut être considéré comme le testament d'A. A. Dieng pour les nouvelles générations d'intellectuels africains :

> Aujourd'hui, une nouvelle division du travail intellectuel est savamment organisée entre les intellectuels européens et les intellectuels du monde sous-développé (…). Désormais, les chercheurs africains vont fournir la matière première à partir d'enquêtes de terrain et de souvenirs vécus aux chercheurs européens qui vont les traiter grâce à un appareil conceptuel affiné. En d'autres termes, les données brutes seront du ressort des Africains, le traitement en laboratoire et en usine sera le domaine exclusif des Européens (…). C'est pourquoi il est temps de réagir contre ce nouveau colonialisme culturel qui n'ose pas dire son nom et qui quelque fois se camoufle sous le voile du progressisme. L'Afrique a besoin, pour sortir de la nuit [néo] coloniale, d'avoir des enfants qui développent, par tous les moyens, l'esprit théorique. Elle a besoin d'une tradition théorique qui passe au crible de la raison toutes les pratiques sociales de notre continent. Par-là, elle pourra affirmer une véritable autonomie de sa pensée et contribuer au développement de l'humanité (p. 157).

Conclusion

Comme nous l'avons signalé au début, nous n'avons pas présenté dans cette recension tous les thèmes abordés par A. A. Dieng, et si nous lui avons laissé la parole longuement, c'est parce qu'on ne peut mieux dire sur des sujets toujours actuels dans les sociétés africaines et ce, au-delà des problèmes circonstanciés de l'utilisation du marxisme en Afrique.

À l'instar d'A. A. Dieng, d'autres intellectuels africains ont marqué par leur rigueur et leur engagement la pensée africaine contemporaine. Nous avons évoqué Cheikh Anta Diop.Nous pensons aussi à Frantz Fanon ou Samir Amin[4]. L'exercice intellectuel ici est de réfléchir à partir de leurs œuvres d'une manière originale pour résoudre les problèmes qui se posent au continent africain mais pas seulement, car résoudre ses propres problèmes ne signifie pas perdre de vue l'horizon universel de l'histoire et de la pensée humaine.

Pour conclure, et en appliquant les propos d'A. A. Dieng sur Hegel (p. 193) à son propre cas, nous pouvons avancer que « seuls les Africains rompus aux disciplines philosophiqueset sociales et préoccupés par le devenir de leur pays dans le monde d'aujourd'hui et de demain ont intérêt à procéder à un bilan critique des idées d'un des plus grands philosophes de la [pensée africaine] ». C'est ainsi qu'on pourra rendre hommage à sa mémoire.

Notes

1. Voir l'entretien biographique d'A. A. Dieng in : Abderrahmane Ngaïdé, *Entretien avec Amady Aly Dieng -Lecture critique d'un demi-siècle de paradoxes*, Dakar : CODESRIA, 2012.
2. C'est la même idée de Voltaire qui écrit : « Nous n'achetons des esclaves domestiques que chez les Nègres. On nous reproche ce commerce, un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur. Ce négoce démontre notre supériorité, celui qui se donne un maître, est né pour en avoir », (p. 109).
3. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, 2 tomes, Ed. Présences africaines, 1979 ; Nsame Mbongo, *La philosophie classique africaine – Contre-histoire de la philosophie*, tome 1, L'Harmattan, 2013.
4. À propos de F. Fanon voir : Khedidja Mokkadem, « Compte rendu du colloque international sur ''Frantz Fanon'' dans le cadre du 2ème festival culturel panafricain d'Alger (05-20 juillet 2009) », in *Revue Africaine des Livres*, vol. 06 - n° 01, mars 2010. Pour Samir Amin, voir : Hassan Remaoun, « Samir Amin, penseur et homme d'action au long cours », in *Revue Africaine des Livres*, vol. 08 - n° 01, mars 2012.

André Brink/ Assia Djebar

Deux figures historiques de la littérature africaine

Benaouda Lebdai

Deux grandes figures de la littérature africaine nous ont quittés il y a maintenant un an, en début de l'année 2015, étrangement nés à quelques mois près, avec un parcours si ressemblant dans l'esprit et la création! Leur disparition est une perte pour l'Afrique car elles ne sont plus là pour commenter les soubresauts politiques et humains de notre continent, pour créer des textes toujours profonds. C'est à Schloss Leopoldskron à Salzburg que j'ai rencontré André Brink pour la première fois, dans les années 90, et c'est à l'université d'Alger que j'ai côtoyé Assia Djebar. En Autriche, avec une cinquantaine d'écrivains et d'universitaires avec André Brink, nous avions débattu de l'évolution des lettres et nous avons longuement parlé de l'Algérie, de l'Afrique du Sud, d'Albert Camus avec qui Brink a développé une grande complicité spirituelle, vu leur attachement à la terre africaine. Albert Camus a beaucoup hanté Assia Djebar aussi. En tant que militant anti-apartheid, André Brink a beaucoup réfléchi sur les positions d'Albert Camus vis-à-vis de l'Algérie, comme il l'a fait pour l'Afrique du Sud. Je garde un souvenir ému de ces longues discussions, de l'attention qu'il a accordée à mes réflexions.Ma surprise fut grande quand j'ai découvert qu'il avait consacré un chapitre entier à son séjour de Salzburg dans son autobiographie.

Chaleureux, humain et communicatif, André Brink aimait débattre, discuter, comprendre le monde. En 2009, il m'a accordé un entretien publié dans *El Watan* où la sincérité de ses propos et la force de ses convictions furent grandes, même s'il exprimait des doutes sur lui-même. André Brink est décédé un 6 février 2015 dans l'avion qui le ramenait d'Amsterdam vers Cape Town. Son cœur avait lâché. Ce grand romancier fut le témoin de son temps et de l'histoire, il fut critique de la société sud-africaine pendant l'apartheid. Il n'a jamais cessé d'être critique, il continua à l'être vis-à-vis de l'Afrique du Sud post-apartheid et de l'évolution de la politique dans son pays, dénonçant la pauvreté des Townships et les violences. Il a fustigé les dirigeants corrompus qui ne travaillaient que pour s'enrichir, critiquant ceux qui ont oublié leurs engagements vis-à-vis des plus démunis, qu'ils soient Noirs ou

Blancs. Engagé politiquement, il fut le griot sud-africain blanc, de grand talent, avec un art exceptionnel à raconter des fictions qui faisaient sens avec un style imagé, très personnel, où le réalisme se mêlait à la poésie. Il était acerbe car ses phrases transportent le lecteur vers des imaginaires et des mondes puisés au plus profond de l'âme humaine. Ses personnages sont d'une grande vérité et densité, toujours convaincants et son territoire a toujours été l'Afrique du Sud, à l'instar d'Assia Djebar qui, malgré ses exils, a toujours placé l'Algérie au centre de ses écrits et de ses préoccupations. Assia Djebar qui est décédée aussi le 6 février 2015. Elle a toujours parlé de l'Algérie, sans relâche, des Algériennes et des Algériens qui sont au cœur de son immense œuvre. Par la fiction, elle a exprimé son identité, son être le plus profond, ses convictions et ses doutes, ses racines.

Les deux romanciers ont reçu des prix prestigieux : Assia Djebar est entrée à l'Académie Française en 2005, et André Brink a été fait officier des Arts et des Lettres en France. Réagissant à son entrée à l'Académie française, Assia Djebar a dit : « L'Académie Française a rendu hommage à mon entêtement d'écrivain en faveur de la littérature et pour mes racines de langue arabe, de culture musulmane. Elle a dû aussi prendre en compte mon travail pour la francophonie ». Ce qui a été pris en compte c'est l'imaginaire de sa fiction débordante. La langue d'écriture et le style d'Assia Djebar sont d'une élégance remarquable car elle a toujours eu le sens de la formule. La romancière connaît les moindres coins et recoins de cette langue française que Kateb Yacine avait qualifiée de « butin de guerre », et qu'elle décrit comme une « langue de l'irréductibilité », son seul territoire.

Pour bien connaître André Brink et Assia Djebar, il faut lire pour le premier « *A Fork in the Road* » où il se raconte depuis l'année de sa naissance en 1935 à Vrede jusqu'aux années 90. Il revient sur ses racines, sur son amour pour sa famille, sur ses convictions naissantes, ses révoltes et sa mise en scène de ce peuple Blanc et Noir. Il a eu toute sa vie, chevillée au corps, une Afrique du Sud complexe qu'il n'a jamais voulu quitter comme ce fut le cas de J.M. Coetzee. Dans cet ouvrage, il raconte ses amours, ses amitiés, ses rencontres politiques comme celle avec Nelson Mandela qui a préfacé son essai politique *Retour au jardin du Luxembourg, Littérature et politique en Afrique du Sud* ».

Pour Assia Djebar je recommande *Nulle part dans la maison de mon père*, un ouvrage autobiographique aussi où elle se raconte depuis l'année de sa naissance en 1936 à Cherchell, étrangement à quelques mois près qu'André Brink. Dans une écriture sublime, elle prend le lecteur par la main pour le faire entrer dans son monde, sa famille, son intimité, du côté de Cherchell et d'Alger. Ainsi, le territoire de l'enfance est revisité, ses rapports avec sa mère citadine, une femme de son temps dont les seules sorties hebdomadaires étaient le hammam. Elle raconte comment, petite fille, elle travaillait dur car son père, instituteur, veillait à ce qu'elle réussisse.Le parcours de la romancière, de son vrai nom Fatima-Zohra Imalayen, est simple et compliqué à la fois, à l'image de son œuvre. Son père avait étudié avec Mouloud Feraoun à l'École Normale de Bouzaréah et il savait la valeur du savoir. Combien de fois ai-je entendu Assia Djebar parler de son père qui tenait tant à ce que sa fille fasse des études, et combien son père était tolérant et compréhensif quand il s'agissait de sa fille. Après des études secondaires à Blida, Assia Djebar fût parmi les premières Algériennes à entrer à l'Université d'Alger. Elle fut en tout cas la première algérienne à être admise à l'ENS de Sèvres, à Paris. C'était en 1955. Prise dans le tourbillon de la contestation d'un colonialisme inique, elle participa à la grève des étudiants algériens de 1957 à Paris. Avec son mari elle se rendit à Tunis en 1958 où elle a écrit pour le journal *El-Moudjahid*, avec Frantz Fanon, publiant des enquêtes auprès de réfugiés algériens. En 1962, elle revint enfin à Alger pour enseigner l'histoire et un peu plus tard la sémiologie du cinéma à l'université d'Alger. Elle travaillera ensuite au Centre Culturel Algérien à Paris. Elle a enseigné la littérature francophone comparée en Louisiane et à l'université de New York, un parcours exemplaire pour cette fille de colonisé de Cherchell.

Quant à André Brink, Romancier, essayiste, universitaire, il fut dès ses premières années à l'Université de Cape Town un militant anti-apartheid convaincu. Un brin ironique, il fut témoin de son temps et de l'histoire, critique de toutes les injustices. Comme Assia Djebar, il a refusé le confort intellectuel dans le seul pays au monde à avoir inscrit dans son institution le racisme. Après la présidence de Nelson Mandela, il devint très critique des gouvernants corrompus de son pays qui n'œuvraient pas pour l'amélioration du quotidien des Sud-Africains Noirs ou Blancs en souffrance. André Brink ne s'inscrivait nullement dans l'angélisme. Au-delà de son engagement dans la cité, il fut un romancier de belle plume imagée mais acerbe où se mélangeait l'amour de la langue anglaise et de l'afrikaans. Son imaginaire fertile, dur et sensible à la fois, a mis en place des personnages d'une grande vérité.

Les deux romanciers, André Brink et Assia Djebar furent de la même trempe que Gabriel Garcia Marquez ou Soljenitsyne car leurs versions de l'Histoire à travers des histoires sud-africaines et algériennes n'étaient jamais tranchées, définitives. Les deux ont apporté dans leurs écrits les doutes tout en défendant les victimes politiques et sociales, les Noirs soumis à l'apartheid pour André Brink et les femmes soumises au diktat des hommes et des religions pour Assia Djebar. Ils placèrent au cœur de leurs romans des personnages authentiques, vrais, crédibles. Les deux ont réussi à faire sentir à travers leurs textes fictionnels que la vie est complexe en Afrique. Pour André Brink, toute vie peut basculer dans un sens ou dans l'autre à n'importe quel moment et donc finalement le jugement ne doit jamais être définitif. Il fut censuré, banni, honni par le régime raciste de Pretoria, mais il n'a jamais cessé de s'exprimer. Assia Djebar a milité pour l'indépendance de l'Algérie et après l'indépendance elle fut critique de la mainmise des religions sur la société et elle fut menacée par les islamistes lorsqu'elle a écrit *Le Blanc de l'Algérie* où elle a dénoncé l'horreur des assassinats d'intellectuels algériens et de l'assassinat de tout un peuple qui ne désirait que vivre dans la liberté et la dignité.

La décennie noire fut une période difficile pour la romancière qui comptait les morts. Elle a pleuré et cherché cette Algérie traditionnellement ouverte, hospitalière, avenante. Elle a expliqué qu'elle a essayé de « répondre à une exigence de mémoire immédiate » en dénonçant les atrocités commises au nom d'un dogmatisme étriqué, d'un dogmatisme assassin. La romancière a dénoncé l'ignoble tuerie de Abdelkader Alloula le dramaturge, de Mahfoud Boucebci le psychiatre, de Tahar Djaout le romancier, de Youcef Sebti le poète, de Saïd Mekbel le journaliste. Elle a dénoncé le génocide programmé d'intellectuels algériens, d'un peuple qui voulait vivre dans la compréhension d'un monde moderne qu'elle a toujours défendu. Assia Djebar a entrepris un travail méticuleux sur la mémoire qui devrait être collective mais qui ne l'est pas, car l'histoire, dit-elle, a toujours été occultée.

Il est intéressant de noter que, dans son ouvrage autobiographique, André Brink a mis sa photo à l'âge de six mois en couverture où il est sur les genoux de son père, riant aux éclats. Cette photo résume son optimisme éternel malgré les malheurs des Noirs et des Blancs, de son peuple qu'il a su décrire et révéler au monde comme il l'a fait dans son roman *Une Saison blanche et sèche* qui dénonce la psychologie paranoïaque de l'État apartheid, la façon dont la machine invisible fonctionne pour défendre les Blancs, leurs avantages et leurs intérêts. Une machine inhumaine qui a broyé toute personne soupçonnée de trahison. La liquidation physique était la loi du genre, dans un régime où la justice jouait le jeu politique de l'apartheid en « blanchissant » toutes les dérives et les bévues. Un état où il ne fallait pas poser la moindre question. André Brink a toujours voulu être en accord avec sa propre conscience. Il a donc combattu l'absurdité et l'horreur de l'apartheid pour que comme le dit un de ses personnages qui clôt le roman : « Ecrire, raconter... pour qu'il ne soit plus possible de dire encore une fois : je ne savais pas ».

Comparativement, Assia Djebar a mis en photo de couverture de *Nulle part dans la maison de mon père*, une peinture d'Alger, paisible et bucolique, qui révèle à mon avis son désir d'une Algérie en paix, digne et belle. Si, dans ses romans, c'est l'histoire d'une terre algérienne toujours en guerre, en sang, en conflit qu'elle a tenté d'interroger, cette peinture dit son désir de paix pour cette terre. La question qui l'a toujours taraudée est : pourquoi tant de sang? La lecture de son œuvre apporte quelques éléments de réponse, tout en nuance.

Les deux romanciers n'ont jamais regretté le long chemin parcouru et le travail sur l'Histoire et la mémoire qu'ils ont su mettre en fiction.André Brink m'a affirmé dans un entretien: « on apprend par l'expérience, par la vie que la lutte d'un écrivain pour une véritable libération ne finit jamais. Mais dans le même temps, tout cela donne de la force pour continuer et aussi rester fidèle aux valeurs telles qu'exprimées par Albert Camus il y a des années : la fidélité vis-à-vis de la vérité, de la justice et de la liberté ». Cette réponse fut aussi donnée par Assia Djebar dans ses diverses interviews. André Brink et Assia Djebar nous donnent une belle leçon de vie : deux grands de la littérature africaine qui reposent en paix aux deux extrémités de l'Afrique, face à la mer, Cape Town et Cherchell.

Parmi les œuvres de Assia Djebar :

- *Nulle part dans la maison de mon père*, Éd. Fayard, Paris, 2007, 407 p. (roman)
- *La Disparition de la langue française*, Éd. Albin Michel, Paris, 2003, 306 p. (roman)
- *Oran, langue morte*, Éd. Actes Sud, Paris, 1997, 380 p. (nouvelles)
- *Le Blanc de l'Algérie*, Éd. Albin Michel, Paris, 1996, 250 p. (récit)
- *Loin de Médine*, Éd. Albin Michel, Paris, 1991, 314 p. (roman)
- *Ombre sultane*, Éd. J.-C. Lattès, 1987, (roman)
- *L'Amour, la fantasia*, Éd. J. C. Lattès/Enal, 1985, (roman)
- *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Éd. Albin Michel, Paris, 2004, 288 p. (nouvelles)

Parmi les œuvres de André Brink :

- *Au plus noir de la nuit,* Traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc; préface de Claude Wauthier. Éd. Stock, coll. Le cabinet cosmopolite 22, Paris, 1976, 437 p.
- *Mes bifurcations : mémoires,* Traduit de l'anglais par Bernard Turle. Éd. Arles, Actes Sud, Paris, 2009 (Lettres africaines)
- *Philida***,** Traduit de l'anglais par Bernard Turle. Éd. Arles, Actes Sud, Paris, 2014, 374 p. (Lettres africaines)
- *Une saison blanche et sèche***,** Traduit de l'anglais par Robert Fouques Duparc. Éd. Stock, Paris, 1990, 361 p. (Nouveau cabinet cosmopolite)
- *Sur un banc du Luxembourg : essai sur l'écrivain dans un pays en état de siège*, Traduits de l'anglais par Jean Guiloineau. Éd. Stock, Paris, 1983, 272 p.

Regard sur l'idée de laïcité dans la pensée arabe contemporaine (Confusion des genres ou querelles linguistiques ?)

Mahmoud Ariba

Penser la laïcité dans les pays arabes (de la Renaissance arabe à nos jours)

Par Belkacem Benzenine

Ed. L'Harmattan, Coll. Penser le temps présent, 2015, 340 p.

ISBN : 978-2-343-00990-2, 35€.

La version remaniée d'une thèse de doctorat a finalement abouti à un ouvrage à la fois assez conséquent et dense aussi (ne comptant pas moins de 302 pages, relatant comment les idées de « laïcité », « sécularisation » ou de « modernité » ont fait leur bout de chemin dans la pensée adossée à cette vaste aire géoculturelle ; avec, en filigrane, ce qui sera désigné comme l'avènement d'un « esprit critique » et d'une « conscience moderne » en découlant. L'objectif y attenant comme spécifié n'étant cependant pas d'écrire (p. 28) une histoire de l'idée de laïcité mais de comprendre comment s'est dessiné le processus de séparation entre sphères politique et religieuse. Tout en n'éludant pas la difficulté de « penser la laïcité dans un espace politique et culturel différent », l'ouvrage est organisé, ce faisant, en quatre grands chapitres particulièrement étoffés, respectivement intitulés:

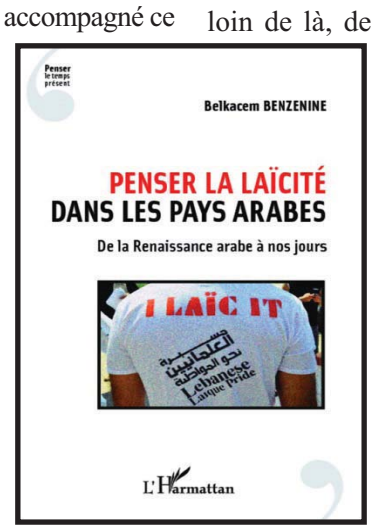
I. Forme d'émancipation de la pensée laïque,

II. Laïcité comme valeur de la modernité : ou comment le nationalisme a contribué à relancer le débat autour de la séparation du politique et du religieux; alors que s'ébauche, le projet de constitution des Etats-nations, dans le droit fil de la modernité.

III. Califat, pouvoir et système islamique: montrant comment, à travers la thèse de Abderraziq se fit jour dans la pensée arabe contemporaine, pour la première fois, l'idée de redéfinition des limites du champ religieux.

IV. L'examen des enjeux de la laïcité, telle qu'appréhendée à l'heure actuelle

D'emblée, il y est clairement spécifié que la question de la laïcité, dans le contexte arabo-musulman, n'est pas si « neuve » ni même aussi « récente » qu'on le croit. Pour preuve, alors que « dans la même période où le débat sur le rapport entre l'Eglise et l'Etat (…) déchaînait les passions en France, (penseurs et ulémas) discutaient de la question du rôle de la religion dans la sphère publique. » (p.13). En sachant toutefois que la conception du rapport entre le religieux et le politique, dans le monde arabe, n'emprunte pas forcément le même cheminement que celui ayant couronné ce processus en Occident. Dans la foulée, l'on saura aussi que l'examen de cette question, dans la pensée arabe, « a fait son voyage avant l'adoption et la traduction même du concept » proprement dit, tel que validé et admis dans son contexte d'origine. Une allusion indiquant, de toute évidence, que ce débat a bien eu lieu dans une phase historique antérieure; devançant ainsi, de loin, la phase où il intervint enfin en Occident même. Sauf qu'il est connu que contrairement au contexte occidental, son déroulement en Orient se fit dans une ambiance nettement plus sereine et apaisée. En tout cas, beaucoup moins « électrique » qu'elle ne le fut dans ses prolégomènes ou ne l'est aujourd'hui. Mieux encore, sans jamais atteindre les pics extrêmes comparables à ceux ayant accompagné ce même processus dans un pays comme la France notamment dont les travées parlementaires, à ce jour, semblent résonner encore de ses fureurs et passionnées envolées.



L'approche proposée semble doncune approche relativement critique des principaux travaux ou positions d'emblématiques penseurs, connus sur la scène culturelle arabe, à propos de la question énoncée. Cette dernière vue et examinée essentiellement sous l'angle du rapport entre le politique et le religieux, principalement à travers deux perspectives concomitantes : l'une dite « réformiste » (représentée par un Muhammad Abduh), l'autre dite « libérale » (relayée et mise en évidence par un Farah Antūn). En même temps qu'y sont analysées l'évolution des idées et les attitudes de ceux qui, par principe, s'y sont opposés ouvertement ou, à défaut, ont formulé quelques réserves à son encontre. Globalement, il s'agissait de rendre compte des échos d'intenses et vifs débats qui, plus d'un siècle auparavant, se sont déroulés entre différents courants et/ou tendances qui ont eu pour particularité de porter, comme en écho, les pulsations de la pensée arabe dans ses multiples déclinaisons : réformiste, libérale, islamiste…

Un travail méthodique qui, pas à pas, s'est donc fixé pour tâche de relater à la fois les conditions singulières dans lesquelles un tel concept fut appréhendé et littéralement « scanné » dans ses moindres facettes par l'élite intellectuelle apparentée à l'aire géoculturelle considérée mais aussi les clivages historiques ayant accompagné la « pénétration » de ce même concept et l'écho qu'il reçut dans les différentes strates qui s'en emparèrent pour le relayer ou au contraire l'entraver. Et à ce titre, pouvant être qualifié aussi, en tant que tel, comme audacieux car il n'est pas facile, loin de là, de soulever une semblable question sans courir le risque, politiquement et/ou idéologiquement parlant, d'y laisser parfois quelques « plumes ». Bref, se voir étiqueté et/ou catalogué, à tort ou à raison, dans telle ou telle obédience idéologique pour une durée indéterminée.

Le mouvement de la Nahda préfigurerait l'esquisse d'un projet de sécularisation, selon l'auteur qui exposera aussi les questions conductrices lui ayant servi de fil conducteur comme suit : « comment cette question se pose-t-elle dans la pensée arabe ? Quels en sont les enjeux du point de vue sociologique et politique ? En quelle manière s'est construit le discours arabe sur la laïcité et en quoi se distingue-t-il ? ». Suit ensuite la question centrale : « comment cette question se pose-telle dans la pensée arabe (et en) quels termes s'est précisément construit le discours arabe sur la laïcité ? ».

Toutefois, considérer celle dernière, dès l'introduction, comme une « nécessité d'ordre politique et social »(p.25)et accessoirement comme « conscience sociale » (p.26), semble état nuancée par ce qu'il déclare un peu plus loin : « qu'il soit donc bien entendu qu'il n'est pas question de prendre position sur le plan politique, idéologique et religieux. (La tâche et le but du présent travail consistent) dans la mise en lumière d'une conception arabe de la laïcité, et dans la compréhension de ce lien complexe entre le politique et le religieux. » (p.28).

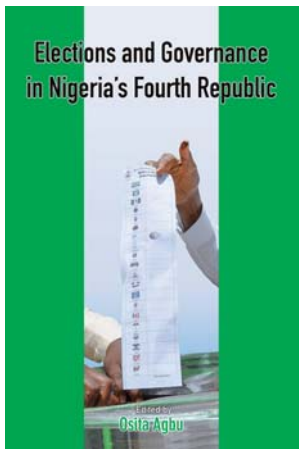
Un débat précurseur avant l'heure

Dans la période même où la question du rapport entre l'Eglise et l'Etat, soulevait (comme ce fut notamment le cas en France dans la seconde moitié du XIXème siècle) d'irréductibles crispations et nourrissait de vives tensions, dans le monde arabo-musulman, penseurs et ulémas en étaient déjà à décortiquer la question sensible du rôle de la religion dans la sphère publique. Indirectement, ce travail met en évidence le caractère novateur, parfois étonnamment avant-gardiste, rattaché à cette aire géoculturelle ; et soulignant de ce fait à quel point la dimension connotant une réelle dynamique de changement ou une certaine prédisposition au renouveau, était alors clairement perceptible et dument prise en compte dans les espaces susmentionnés.

D'autre part, en relevant que l'introduction de la « laïcité » dans le discours arabe remonte au début du XXe siècle, l'auteur se livrera à une triple analyse (historique, philosophique et politique) des implications référées à ce principe dans la pensée arabe contemporaine. Avec, en toile de fond, les inéluctables et irréversibles mutations sociales ou changements de factures politiques intervenus à l'échelle du monde arabe. S'empressant aussitôt de justifier l'intérêt rattaché à une telle étude, présentée avant tout comme une démarche « critique » de ces productions écrites. Et ce, à partir d'une approche à la fois politique et sociologique. L'intérêt porté à un tel sujet s'expliquant, à ses yeux, par le fait que « la question de la laïcité est un champ où s'affrontent les tendances politiques, idéologiques, religieuses… » ; et par là même rendant compte d'irréductibles rattachements (ou affiliations) renvoyant aux postures des uns et des autres. En soulignant tout particulièrement à quel point « les penseurs arabes contemporains ont souvent tendance à s'inspirer de l'expérience occidentale dans leur production sur les mouvements de sécularisation et de laïcisation », il en sera logiquement déduit que ce mouvement de pensée, tel qu'enregistré à l'échelle du contexte géoculturel spécifié et après avoir été dans un premier strictement endogène, devait finir par connaître ultérieurement une sorte de décentration que va traduire le marquage inhérent au flux d'influences culturelles en provenance du monde extérieur ; plus exactement de la sphère occidentale.

Quelle conception de l'autonomisation du champ politique par rapport au religieux ?

Dans la brève notice accolée au livre, l'on signale que « l'élaboration de l'idée de



Elections and Governance in Nigeria's Fourth Republic

Edited by Osita Agbu

Elections and Governance in Nigeria's Fourth Republic is a book about Nigerian politics, governance and democracy. It at once encompasses Nigeria's post-colonial character, its political economy, party formation since independence, the role of Electoral Commissions, as well as, indepth analyses of the 1999, 2003 and 2007 general elections that involved extensive fieldwork. It also presents aspects of the 2011 and 2015 general elections, while discussing the state of democratic consolidation, and lessons learned for achieving good governance in the country. It is indeed, a must read for students of politics, academics, politicians, statesmen and policy makers, and infact, stakeholders in the Nigerian democracy project. The book stands out as a well-researched and rich documentary material about elections in Nigeria, and the efforts so far made in growing democracy.

ISBN: 978-2-86978-639-4 **Pages : 196**

laïcité est une démarche pour dépasser l'Histoire et (subséquemment) s'ouvrir à l'époque présente ». S'ensuit aussi l'idée adjacente que telle était précisément « la conception des penseurs arabes libéraux du principe de la séparation entre le politique et le religieux (qui) en posant la question de la laïcité à partir d'une réflexion philosophique et non religieuse, (ont) voulu sortir de la clôture qu'impose la pensée classique ». Ce qui laisse supposer qu'il n'a pas échappé à l'auteur que « la conception de la laïcité et son acceptation varient selon l'idée que chaque courant se fait de la relation entre le politique et la religion. De l'athéisme et de l'incroyance, de la liberté de conscience et de l'égalité au rejet catégorique de la religion et de l'excommunication… » (p.15). Résumant ainsi, de façon ramassée, le panel des positions envisagées par les uns et les autres vis-à-vis de cette vaste problématique. Pas plus que ne lui échappera non plus que l'idée de laïcité ne fut pas seulement débattue par les réformistes mais aussi par des intellectuels, des écrivains, des politiques, des journalistes… En ce sens, dira t-il, le débat en résultant dans la pensée arabe représente : « une progression vers la libération de la raison et l'autonomisation des différents champs : politique, religieux, économique et social… » (p.16). Il en résulte en somme que, de par la gamme des axes envisagés, ce même débat se révèle bien plus large que celui confiné en Europe puisque incluant tout un aréopage de perspectives englobant, par emboitements successifs, les thèmes de: « liberté, égalité, neutralité, tolérance, modernité, nationalisme, développement (politique, social et culturel) »…

S'ajoute alors une remarque lourde de sens et attestant à quel point les réticences rencontrées sont prolixes et saillantes : « ce qui est frappant, affirme-t-il, c'est le rejet viscéral de la laïcité par la grande majorité des penseurs arabes, y compris lorsque le concept est repris pour défendre l'idée de garantir l'indépendance de l'institution religieuse ». Sur ce, s'ensuit toute une batterie de questions volubiles : « pourquoi? D'où vient cette hostilité passionnée des ulémas et de certains écrivains et intellectuels, qui ne sont pas toujours issus du courant islamiste ? Pourquoi de nombreux penseurs « modérés », nourris de la culture occidentale, sont-ils si méfiants à l'égard de la laïcité, comme c'est le cas de M. Arkoun, par exemple ? ».

En ne manquant pas, au passage, de relever les incontournables querelles terminologiques pendantes mais sans pour autant avoir tranché lui-même la question des superpositions et croisements sémantiques en cause. Cependant, on y trouve d'utiles précisions, en rapport avec le cadre conceptuel visé, à l'aide d'un balayage simultanément formalisé en langues française et arabe entre les termes superposés ou juxtaposés ci-après :

- « sécularisation » et « laïcisation » ;

- « Ilmâniyya » et « Almâniyya ».

Mais ce sera surtout la mise en évidence du problème de définition de la laïcité en langue arabe qui, apparemment, retiendra l'attention. Ainsi, sera-t-il établi que si Med Abduh différencie entre le « politique » et le « religieux », pour sa part un Farah Antun axera sa distinction entre « din » (religion) et « dunya ». A l'opposé un Rachid Rédha parlera, lui, « d'irréligion », dans la mesure où la « séparation entre (sphère publique) et (sphère privée) est comprise comme une exclusion de la religion ». Au Maghreb, il est mentionné que dès les années 40, les Ulémas algériens utilisent « al-la-ikiyya » pour « revendiquer l'application de la loi de 1905 sur le sol algérien dans le but d'obtenir une autonomie du domaine de l'Islam par rapport à l'Etat » (p.22). Il est connu que la réponse de l'administration coloniale sera tout autre ; établissant de fait une inégalité de traitement entre les cultes en présence.

En définitive, une description que d'aucuns pourraient cependant considérer comme faisant un peu la parenthèse sur les formes de représentation préétablies pour lui voir substituer *ipso facto* celle promue et validée sous les auspices d'un modèle culturel occidental perçu parfois par les uns ou les autres, à tort ou à raison, comme sublimé ; voire fantasmé ou porté aux nues par ceux qui, par mimétisme ou suivisme, sont souvent décrits comme lui étant inféodés, intellectuellement et/ou culturellement parlant.

Conclusion

Ce livre aura finalement eu au moins le mérite de relancer un débat sur une question qui, en Occident même et malgré l'ancienneté de son application, est loin d'être définitivement tranchée dans la sérénité comme peuvent en témoigner, les réactions s'y manifestant encore de manière récurrente ; l'instrumentalisation tant politique qu'idéologique empêchant tout travail de décantation. En un certain sens, s'il est permis de considérer qu'il remet donc les pendules à l'heure en donnant à percevoir, sous un angle résolument différent, l'éclosion et l'évolution de cette idée en Orient arabo-musulman, il reste cependant à se demander si toutes les analyses qui ont eu à décortiquer le concept de laïcité n'étaient pas déjà elles-mêmes sous influence, compte tenu de l'emprise considérable exercée par la gamme, pléthorique, d'écrits consacrés à une telle problématique et l'avalisant sans appel. Autant dire aussi que les échos successivement induits dans le sillage de la modernité et la laïcité n'ont, semble-t-il, pas encore fini de faire couler beaucoup d'encre, tant par leurs retombées que les projections de toutes sortes en découlant.

Mais il est aussi notifié à quel point l'accent est particulièrement mis sur la nature même des changements multiples (surtout sociaux et politiques) qui auront marqué en profondeur les sociétés arabes dans leur ensemble ; et donc contribué aussi, d'une manière ou d'une autre, à bouleverser la donne, en modifiant en quelque sorte leurs propres grilles de lecture en la matière, à savoir : celles habituellement actionnées, en vue de saisir la question de la laïcité dans toutes ses implications. Avec notamment la prise en compte du développement d'une palette d'idées relatives à ce propos, dans leur propre contexte historique et politique : liberté, égalité, modernité, nationalisme, tolérance, etc. Autant de vocables qui, bien que formellement identifiés, ne connaîtront cependant pas toujours les mêmes cheminements ni la même attention que ceux enregistrés, jusque-là, dans la sphère occidentale.

Enfin, autre précision de taille : « ce ne sont pas seulement les contextes historiques politiques et sociaux qui se révèlent différents mais plus profond encore la manière de penser, de raisonner, de critiquer et de proposer » (p. 75).

L'auteur affirme chercher « à mettre à jour l'idée de la séparation du politique et du religieux comme étant un moyen de défendre l'autonomie du champ religieux par rapport au pouvoir politique. Autrement dit, ce n'est pas en raison d'une option pour la laïcité (comme modèle politique) que les réformistes se sont engagés dans ce débat mais pour protéger les fonctions religieuses contre l'emprise politique de l'Etat ».

Tout en spécifiant à quel point sont jugées énormes les divergences entre les penseurs arabes (p.25), il notera que le « débat ne se réduit pas aux seuls rapports entre religion et Etat, sphère publique et sphère privée, élites religieuses et élites gouvernantes mais intègre également d'autres questions comme le changement, la modernisation, la réforme, le progrès et le développement » (p.25).Mais en l'occurrence, cette remarque ne s'appliquerait-elle pas aussi au contexte européen où sont encore relevées bien des résistances et réticences à propos de l'idée en question ?

Pour terminer, nous ne pouvons que nous rabattre sur ce rappel énoncé par l'auteur où lui-même déclare : « Qu'il soit bien clair que si les sociétés arabes ont donné un sens à la laïcité, celui-ci ne saurait être ramené à un anticléricalisme mais bien celui de réforme et de changement. » Sur ce, il est certain que la laïcité reste entourée d'une aura de suspicion qui, quoi qu'on puisse en dire les uns ou les autres, lui reste collée à la peau. Ce qui expliquerait alors pourquoi, à l'échelle du monde arabo-musulman, elle reste encore vue à ce jour comme une option idéologiquement chargée. Autant dire que si le débat reste ouvert et loin d'être tranché, ce livre se sera néanmoins efforcé de lever bien d'autres ambigüités collatérales…

Évolution des systèmes fonciers au Mali

Cas du bassin cotonnier du Mali du Sud – Zone Office du Niger et régions CMDT de Koutiala

Bakary Camara

Cet ouvrage explore l'évolution des systèmes fonciers dans le bassin du fleuve Niger au Mali. Il analyse les fondements de la tenure foncière et les différentes perturbations culturelles que les systèmes fonciers de cette région a connu depuis le IXe siècle… Malgré la résistance des logiques paysannes, le processus d'individualisation de la propriété foncière amorcé depuis la colonisation continue et a commencé, ces vingt dernières années, à s'accélérer à cause des nouvelles politiques de développement de l'État. Ce phénomène est mis en évidence par la multiplication et la complexification des différents acteurs qui interviennent dans le foncier... Les grandes familles connues sous le nom de Kabila se disloquent suite à des contradictions liées au partage des revenus des cultures. Les conflits fonciers se transportent de plus en plus devant les tribunaux qui montrent le plus souvent leurs limites car les décisions de justice ne peuvent pas le plus souvent être appliquées sur le terrain. À côté des traditionnels agriculteurs et pasteurs, apparaissent des organisations non gouvernementales nationales et internationales, des associations, des collectivités territoriales et des grands et petits privés exploitants agricoles.

L'émergence de ces acteurs et la politique de réformes institutionnelles de l'État qui se résume à la décentralisation et au toilettage et création de textes juridiques, contribuent inexorablement à promouvoir la concertation et à renforcer la démocratie basée sur le libéralisme économique et l'individualisme. Situation qui favorise non seulement la déstructuration du foncier coutumier, mais aussi la reconnaissance partielle ou totale de certaines règles coutumières relatives au foncier. Ainsi, l'ouvrage met en évidence, le changement progressif du statut de la terre et des rapports à la terre au Mali en général et dans le bassin du fleuve Niger en particulier. Il est suggéré que malgré ces transformations inévitables, les réformes institutionnelles doivent être mesurées. Elles doivent se faire d'une manière prudente, méthodique avec patience et détermination tout en prenant en compte certaines réalités pour atténuer son impact sur les populations rurales.

ISBN: 978-2-86978-643-1 **Pages : 364**

Repenser la laïcité en Afrique

Belkacem Benzenine

L'Afrique des laïcités. État, religion et pouvoirs au sud du Sahara

Sous la direction de Gilles Holder et Moussa Sow

Paris, IRD et éditions Tombouctou, 2014, 400 pp,

ISBN : 978-2-709-91760-5, 18€.

Le mot de « laïcité » renvoie souvent à l'expérience française de la séparation entre les Eglises et l'Etat. Son usage dans d'autres contextes, d'autres langues et d'autres sphères culturelles pose problème, surtout lorsqu'il s'agit des aires géographiques dépassant l'Occident.

Ainsi par exemple, parler de l'Afrique des laïcités (en pluriel en outre) pour évoquer les rapports État, religion et pouvoirs au sud Sahara, comme c'est le cas dans l'ouvrage collectif dirigé par Gilles Holder et Moussa Sow, semble une démarche risquée. Les travaux du colloque « L'Afrique des laïcités » réunis dans ce livre présentent un regard global sur les rapports Etat et religion en Afrique. En cinq parties, cet ouvrage propose d'aborder la question de la laïcité dans toutes ses dimensions politiques, sociales et culturelles, et dans ses rapports à la démocratie, aux droits de l'Homme, à la liberté, à la religion, à la citoyenneté…

Laïcité : le concept et ses interprétations

Soulignons tout d'abord que parler de la laïcité pose un problème de terminologie et de conceptualisation. Comme le montre J. Baubérot à juste titre dans la préface de cet ouvrage, partant d'une relecture stimulante des théories de sécularisation, il importe de tenir compte des usages sociaux et académiques des termes comme laïcité, sécularisation et laïcisation. S'agissant des milieux culturels européen et anglo-saxon, le préfacier insiste sur la question de la théorisation en tenant compte du statut de la sociologie des religions qui doit s'imposer dans le champ des sciences sociales afin de répondre aux questions actuelles liées au rapport entre Etat et religion.

Dans l'introduction de l'ouvrage, Holder et Sow mettent en exergue le contexte social, politique et culturel du continent africain et les débats que la communauté scientifique est appelée à éclairer autour de la place de la religion dans les sociétés, des dispositifs institutionnels, des rapports politiques dans lesquels s'inscrit la notion de laïcité. Dans les sociétés africaines postcoloniales, le rapport à la religion est fondé non seulement sur les croyances et religions auxquelles s'attachent les individus, mais aussi sur le rôle de l'Etat dans la gestion du religieux puisqu'il est question de leur institutionnalisation par les États. Ceci implique non seulement l'organisation des rapports Religion/Etat, mais aussi la volonté de donner aux dispositions constitutionnelles et aux instances institutionnelles les moyens de régulariser ces rapports à travers une législation portant,entre autres, sur le code la famille (dans le cas des sociétés musulmanes). Pour les coordinateurs de l'ouvrage, la laïcité ne se présente pas seulement dans le sens de la séparation entre le politique et le religieux, mais elle est plutôt un « garde-fou contre l'Etat mis en place par les organisations religieuses » (p. 33). Aussi, abordant la laïcité en dehors du contexte franco-français, les coordinateurs soulignent qu'il est question actuellement de « maturité politique des sociétés africaines », voire d'un « processus de sécularisation du religieux » qui concerne la société musulmane elle-même. Les contributions de l'ouvrage, au nombre de trente, apportent un éclairage tout à fait instructif sur les différentes conceptions de la laïcité et les formes de sécularisation que connaissent les sociétés africaines et ce à travers six chapitres.

La laïcité : du contexte colonial à l'Etat indépendant

Le premier chapitre est consacré à ce qui est appelée « généalogie des laïcités ». Penser la laïcité en islam ? s'interroge Rachid Id Yassine. En renvoyant à une analyse du pouvoir politique à partir d'un questionnement sur « l'éthique normative de l'islam », l'auteur met la lumière sur le cas de l'islam en tant que religion exerçant une juridiction globale et qui doit être étudiée séparément de la dichotomie « pouvoir politique » et « pouvoir religieux » qui est propre au christianisme, comme le montre B. Lewis.

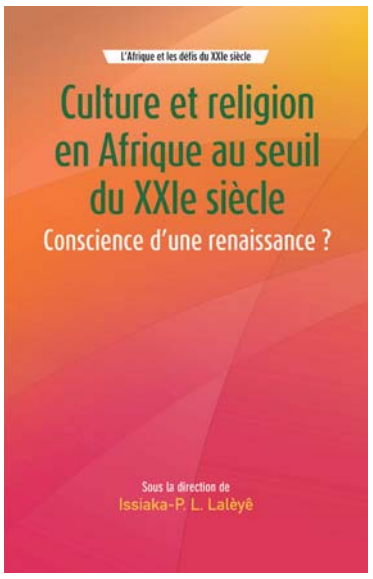
Dans le but de mieux comprendre le(s) sens de la laïcité en islam, Jean Louis Triaud parle de la diabolisation de la laïcité pour évoquer son rejet dans certains milieux islamistes. Il s'agit en effet d'une compréhension erronée du sens de laïcité, souvent liée à la notion de « séparation » telle qu'elle se définit dans la loi de 1905. Cette diabolisation « entretient de façon symétrique une guerre des civilisations entre les idéologues et les islamiques qui voient dans le principe de laïcité celui d'une 'société sans Dieu' avec tous les méfaits sociaux qui, selon eux, l'accompagnent, et les tenants d'une laïcité d'Etat qui voient dans l'islam une religion incompatible avec la liberté de conscience… » (p. 61).

Les études consacrées aux pays du Sahel soulignent la complexité du champ religieux comme le montre Hamidou Magassa. S'agissant du Mali par exemple, cette complexité qui s'explique par l'ambigüité du positionnement des trois droits : moderne, coutumier et divin. Quant au Sénégal, le pays africain qui est peut-être le modèle le plus important en ce qui a trait à la concomitance entre « espace confrérique » et « communauté politique », la question de laïcité est problématique, car si l'article 1 de la Constitution affirme que « la République du Sénégal est laïque, démocratique et sociale », aucun gouvernement sénégalais, comme le souligne à juste titre Blondin Cisse, « n'a pu s'installer sans faire allégeance à l'autorité maraboutique et religieuse » (p. 86). Pour l'auteur, ce qui est intéressant dans les rapports entre le confrérique et le politique c'est « le processus d'individualisation politique ».

Sur le cas du Sénégal également, Soudieck Dione évoque l'idée d'une « laïcité de collaboration entre le spirituel et le temporel » qui date de l'époque coloniale et s'est poursuit après l'indépendance. La formule du président Léopold Sédar Senghor « Notre État est laïc, il n'y a pas de religion d'Etat, mais nous coopérons avec les communautés religieuses », résume parfaitement ce qui est appelé un « pacte de collaboration ». Ce pacte n'est pas sans conséquences sur les rapports entre le politique et le confrérique, puisque l'émergence des « marabouts mondains » (comme entrepreneurs politiques) a conduit à leur positionnement dans la vie politique, sans pour autant que le principe de laïcité ne soit menacé.

Parce que la laïcité est souvent liée à l'enseignement et l'éducation, les écoles coraniques dans un pays comme le Burkina Faso, où le principe de neutralité de l'Etat vis-à-vis des religions est installé, posent un sérieux problème pour l'administration. Issa Cissé met en exergue les enjeux de l'enseignement confessionnel islamique dans le système éducatif. Ainsi, au-delà des problèmes relatifs à la gestion de ces écoles, l'Etat burkinabé porte un intérêt particulier à ces écoles afin d'améliorer l'indice de développement humain. Aussi, pour l'auteur, les écoles coraniques deviennent un facteur d'émancipation des élites coraniques. Pour le pouvoir politique, la laïcité est considéré au regard de la place qu'occupe la religion musulmane et l'organisation des écoles coraniques notamment.

Comme c'est le cas en Côte d'Ivoire et dans de nombreux pays, l'organisation du culte, comme le pèlerinage des Musulmans aux lieux saints par exemple, est considéré, comme le montre Chikouna Cissé dans sa contribution, en tant que source de tension renvoyant à « l'existence parfois, de lignes de démarcation entre le religieux et le politique » (p. 139). Selon l'analyse de l'auteur, cette organisation soulève le problème de la création d'un espace musulman considéré par le pouvoir comme une dissidence politique ; ce qui rend difficile la consécration d'une laïcité d'Etat. Sur le sujet du pèlerinage en Côte d'Ivoire, également, Mathias Boukary Savadogo parle « d'une laïcité sous pression » marquée par de fortes contestations émanant des deux communautés musulmane et chrétienne mettant en cause la neutralité de l'État. Dans une étude comparative entre le Sénégal et le Burkina Faso, Fabienne



Culture et la religion en Afrique au seuil du XXIe siècle

Conscience d'une renaissance

Sous la direction de Issiaka-P. Latoundji Lalèyê

Revendiquer sa culture, exiger son droit à la diversité culturelle ou proclamer son appartenance à un groupe de croyants et s'emparer du fanion de cette croyance pour perpétrer des actions dès lors qualifiées de « saintes », pour terroriser ses semblables en leur imposant sa vision des choses et sa loi, telles sont, à n'en pas douter, deux des caractéristiques les plus préoccupantes de l'entrée de nos sociétés dans ce vingt-et-unième siècle qui commence. C'est pourquoi les textes réunis ici ont été jugés aptes, à ouvrir une réflexion sérieuse et méthodique sur la religion et la culture en Afrique au seuil du 21ème siècle. Les contributions réunies dans ce volume s'ouvrent par une interrogation et, plutôt que de se fermer, elles se terminent par une ouverture sur des horizons de recherche. Il y a là de quoi ouvrir et alimenter les enquêtes que seuls ou en groupes structurés les spécialistes des sciences de l'homme sont invités à imaginer et conduire sur la religion et la culture de l'Afrique d'aujourd'hui.

ISBN: 978-86978-610-3 **Pages : 272**

Samson met en évidence la pluralité islamique, représentée par les différentes confréries comme Ahmadiyya et Tijaniyya, dont la rivalité mène à l'affaiblissement du rôle des acteurs religieux et par conséquence « le renforcement de l'autorité de l'Etat sur eux » (p. 189).

Faut-il réviser le rapport entre le politique et le religieux ?

Le legs de la colonisation pour ce qui se rapporte à la relation entre Etat et religion a fait entrer la laïcité, tout d'abord dans la Constitution du Niger, puis, non sans virulent débat, dans la Charte nationale du pays. Etat laïc et musulman, le Niger fait face aujourd'hui à une mutation que Seyni Mimouni qualifie de « tranquille », tout en remarquant qu'une « percée menaçante de l'islamisme en Afrique au sud du Sahara influence la façon dont les Nigériens observent l'islam ». Cela risque de mettre en cause le principe de la laïcité.

Dans le cas du Gabon, Doris Ehazoumbela aborde l'individuation de l'islam comme une religion minoritaire surtout dans un contexte laïque, et ce en montrant le rôle des conversions des Gabonais à l'islam, commençant par le président Omar Bongo. Cela a conduit, selon lui, à ce que la sphère religieuse l'emporte sur la sphère politique. Dans le Bénin, c'est de l'islamisation de la vie quotidienne qu'il s'agit, et ce à partir du rôle influent du mouvement associatif islamique. Pour Denise Brégand, il s'agit d'un croisement entre « sphère religieuse » et « sphère publique religieuse ». Dans une telle situation, deux visions du monde se croisent : réislamisation et sécularisation, reflétant ainsi les expériences de vie des Africains.

Dans une autre approche d'analyse un peu particulière, Adeline Masquelier montre comment la musique hip-hop au Niger est devenue populaire parce qu'elle est l'expression des injustices sociales vécues notamment par les jeunes. Mais quel est le rapport avec la laïcité ? Pour l'auteur, la musique est devenue une autre forme de vivre ensemble pour les jeunes musulmans nigériens qui s'intéressent plus aux problèmes sociaux et à la morale qu'à la religion. A vrai dire, cette dernière n'est pas mise en avant, c'est le signe d'un changement dans la pratique de l'islam, voire une nouvelle manière de croire.

Sur le Mali encore d'autres contributions abordent des perspectives d'analyse différentes montrant la complexité des rapports entre les sphères publique et religieuse et leurs interactions dans l'exercice du pouvoir. Pour Moussa Sow, l'élargissement du champ d'intervention des associations musulmanes contribue à leur implication dans la régulation de la sphère religieuse. Ce qui est appelé dans cette contribution le « néo-prêche » pour parler d'un « style en rupture avec les usages rhétoriques conventionnels à orientation didactique » (p. 271) se trouve au cœur d'un nouveau « marché prédication ». Ce néo-prêche se rapporte à la montée d'un islamo-nationalisme rampant. Cela appelle les acteurs des deux sphères politique et religieuse à agir pour inventer « les règles d'une nouvelle convivialité démocratique entre Etat et tous les groupements de la société civile » (p. 274).

Sur le rôle exercé par le religieux, mais dans un autre aspect qui touche au principe de citoyenneté, Gilles Holder s'intéresse à l'idée de *ba'ya* (allégeance) telle qu'elle est conçue par l'association islamique *Ançar Dine*. Il s'agit là d'une démarche ayant pour objectif de « refonder un peuple musulman qui vise une remise en ordre de l'individu et de la cité hors de l'Etat » (p. 277). Mais cette *bay'a* devient problématique puisqu'elle risque de menacer la laïcité, surtout que l'engagement des citoyens à l'égard de leur pays sera affaibli. Pourtant, pour le chef de l'association, Chérfi Haïdara, cette *bay'a* n'est pas incompatible avec d'autre formes d'engagement car les *murid* (disciples) restent attachés à leurs patries. *De facto*, la *bay'a* de l'islam est considéré comme étant « en plus ».

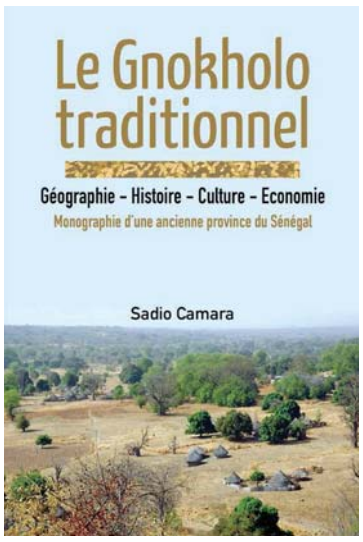
Comme *Ansar Din*, d'autres associations islamiques jouent un rôle prépondérant dans la vie sociale et politique au Mali. Danielle Jonckers explore leurs revendications sociales dans l'action associative en montrant la manière dont elles s'engagent dans la vie politique. Il donne l'exemple des femmes engagées dans une centaine d'associations mobilisées pour bloquer toute réforme du code de la famille, jugé opposé aux principes de l'islam, surtout lorsqu'il s'agit du mariage religieux (non reconnu par l'État) ou l'interdiction de l'excision, parce qu'elle est considérée comme faisant partie de l'identité des Maliens. Aussi paradoxal que cela puisse paraitre, l'auteur remarque que les actions de ces associations « s'inscrivent dans la modernité, et la démocratie laïque s'avère propice à leur foisonnement » (p. 300).

Considérée comme un concept « importé », la laïcité pose un problème de définition. Même lorsqu'elle est « constitutionnalisée », comme c'est le cas au Burkina Faso, la laïcité est définie non pas en termes de séparation entre l'État et la religion, mais comme une forme de « collaboration équilibrée » entre les acteurs des deux sphères. Mara Viatale, aborde les difficultés d'approche de la laïcité, eu égard aux problèmes d'interprétation que posent les appartenances confessionnelles. En effet, trois facteurs rendent cette interprétation complexe : l'histoire du pays, la diversité ethnique de la société, l'influence des pays étrangers (l'Occident). Cela fait que la collaboration entre les institutions politiques et religieuses devient indispensable. Ainsi, la laïcité ne peut être appréhendée que dans le contexte social, culturel et politique propre au pays.

En effet, cette remarque s'applique à plusieurs pays africains. Autrement dit, la séparation n'est jamais absolue. Comme c'est le cas par exemple en Centrafrique où les mutations sociales et politiques incitent à repenser la laïcité (p. 386).

Repenser la laïcité, dernière idée exprimée dans cet ouvrage, interpelle le lecteur au cœur de ce qui est saisissant dans la conception de la laïcité. Le contexte historique dans lequel les institutions ont évolué, le changement social et la diversité culturelle qui marquent les pays africains constituent des éléments de réflexion pour saisir le rôle de la religion dans la sphère publique et, sinon limiter, du moins encadrer ses modes d'action, c'est-à-dire respecter le cadre institutionnel et juridique en place.

Même si toutes les questions ne sont pas posées au sujet de la laïcité en Afrique, cet ouvrage a le mérite d'apporter un éclairage instructif sur la place de la religion en Afrique et ses rapports avec le politique, ce qui est indispensable à la compréhension du fait religieux dans ce continent.

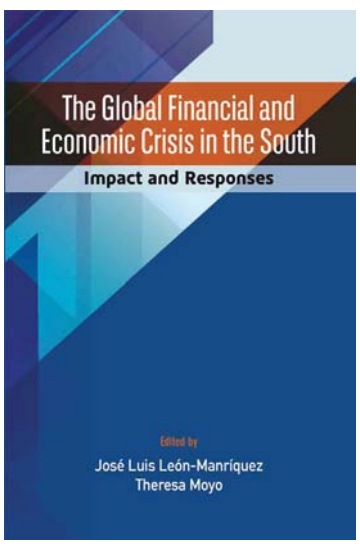


Le Gnokholo traditionnel
Géographie – Histoire – Culture – Economie
Monographie d'une ancienne province du Sénégal

Sadio Camara

Cette monographie porte sur le Gnokholo, une province du Sénégal précolonial longtemps enclavée du fait de sa position orientale et habitée par des Mandingues que le déclin de l'empire du Mali au XVe siècle a confinée dans une situation de marginalité géographique sur les contreforts des montagnes du Fouta Djalon. Cet ouvrage reconstitue la géographie, l'histoire, l'économie, la culture et les structures sociales du royaume de Gnokholo précolonial. Il vient combler un déficit dans la mesure où les études sociales ont négligé ces populations considérées comme participant d'une culture minoritaire. Ecrit dans un style simple et clair, ce livre s'inscrit dans la tradition des travaux de l'Abbé Boilat. C'est une collecte de type anthropologique d'une somme de connaissances révélant divers aspects du pays et des habitants du Gnokholo.

ISBN: 978-2-86978-635-6 **Pages : 260**



The Global Financial and Economic Crisis in the South
Impact and Responses

Edited by José Luis León-Manríquez and Theresa Moyo

This book is the outcome of a South-South conference jointly organized by the Asian Political and International Studies Association (APISA), the Latin American Council of Social Sciences (CLACSO) and the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) in Dakar, Senegal, May 2012. The conference was organised in response to the financial crisis of 2008 which started in the United States and Europe, with reverberating effects on a global scale. Economic problems emanating from such crises usually leave major social and structural impacts on important sectors of the society internationally. They affect living standards and constrain the well-being of people, especially in poor countries. Persistent problems include high unemployment, increased debt and low growth in developed countries, as well as greater difficulties in accessing finance for investment in the developing world. There is a need for countries in the South to examine the available options for appropriate national and regional responses to the different problems emanating from the economic crisis. This book attempts to provide ideas on some strategic responses to the disastrous impact of the crisis, while keeping in mind the global common interest of the South.

ISBN: 978-86978-637-0 **Pages : 356**

Des fresques afro-cubaines au service de la trame narrative

Kahina Bouanane-Nouar

Les Coqs cubains chantent à minuit

Par Tierno Monénembo[1]

Éditions Seuil, 2015,192 p.,

ISBN : 202108895, 17€.

Alain Mabanckou est un jeune écrivain congolais qui est largement reconnu pour ses œuvres issues du terroir mais ayant une portée universelle. Ses romans sont nombreux, nous citerons *Mémoires de porc-épic*[2] qui constitue le second volet d'une trilogie inaugurée par *Verre Cassé*. Grâce à la littérature, Mabanckou jette des ponts entre trois mondes différents: l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. Nous retrouvons les traces d'auteurs qu'il vénère tels que Diderot, Voltaire, Robert Louis Stevenson et surtout La Fontaine qu'il parodie avec gourmandise. Dans la lignée de Senghor, Kourouma ou Hampaté Bâ, Mabanckou estime lui aussi que la culture africaine ne sera sauvée de l'oubli que par le papier. En Afrique, il est dit que « *Chaque vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle* » et chacun de ces livres préserve une partie de la tradition orale africaine, racontant l'histoire de son peuple et témoignant d'une Afrique à la fois violente, douce et traditionnelle. L'auteur s'intéresse à cette littérature qui se penche sur de nouveaux sujets tels que la violence, la dénonciation et la transgression. Il suit de près l'élan et la considération que prend la littérature africaine, bien qu'il vive et travaille dans un espace autre qu'africain depuis fort longtemps. C'est pourquoi son tout dernier roman *Petit Piment*[3], est un texte qui le caractérise parfaitement : « est celui qui espère toujours un avenir meilleur, après sa fuite de l'orphelinat, il intègre une bande de rue, puis trouvera refuge dans un bordel, il a des allures de Robin des bois des tropiques »[4]. Petit Piment vivra une tranche de vie tardive où il fréquentera les sentiers de la folie et la sagesse, une expérience unique qui le hantera longtemps.

On retrouve une remarquable trame narrative reliant son dernier roman avec celui intitulé *Les Coqs cubains chantent à minuit.* Les thèmes sont certes distincts, cependant, l'auteur nous emmène dans la Cuba des années 70 à nos jours, il nous fait découvrir les beautés et la complexité de la vie de l'Ile sur laquelle il vit et fait vivre un tiers personnage (souvent le lecteur se sent impliqué). C'est principalement un remarquable témoignage sur les origines africaines de Cuba. Il s'agit d'une longue narration faite par un Cubain nommé Ignacio Rodríguez Aponte, qui donne l'impression d'être à la dérive dans son ile, tout en s'adressant à un ami guinéen installé à Paris, du nom de Tierno Alfredo Diallovogui. C'est pourquoi le récit est rédigé à la deuxième personne du singulier ; le passage suivant est révélateur dans ce sens : « Dans quel état seras-tu quand tu auras fini de lire cette lettre ? Prostré, hébété, hystérique ? ».

Dans ce roman-correspondance, l'auteur nous conte une sorte de voyage initiatique de Tierno, une forme de pèlerinage, un parcours semblable à l'itinéraire d'Ernest Hemingway. Les deux protagonistes (re)cherchent, dans cette île, les racines de leur propre existence, et c'est dans cet univers particulier que l'histoire individuelle rejoint l'Histoire avec un grand H.

Dans le texte *Les Coqs cubains chantent à minuit*, le personnage principal, donc Tierno, arrive de Paris, séjourne périodiquement à Cuba. C'est un taiseux : c'est-à-dire un susceptible et compliqué, tout en étant particulièrement sensible aux charmes des femmes et au bon goût du rhum. Il se revendique Guinéen tout en aspirant à une ascendance cubaine : il est en quête de ses origines, en tentant paradoxalement de faire le deuil de son passé.

« Un Africain à Cuba à la recherche de ses racines! » dit le narrateur. Celui qui dit « je », Ignacio Rodriguez Aponte, un « foutriquet de Havanais », est présenté dans une première lecture comme un personnage espiègle, qui ''recueille'' des touristes dès leur arrivée afin de les escroquer complaisamment. En réalité, au fur et à mesure de la lecture, et donc, dans un deuxième temps, il est question d'un espion à la solde de l'État. Il introduit Diallavogui dans la vie de La Havane et le surveille de très près. Le récit est rapporté par une lettre d'un indicateur envoyée au héros un an après le départ de ce dernier. Petit à petit, nous est dévoilée la trame du récit et on y découvre les conditions dans lesquelles est né Tierno Alfredo Diallavogui.

Ce texte atypique à la complexité harmonieuse brasse l'histoire de Cuba d'aujourd'hui et d'hier où l'air était « aussi bon à humer que la mariposa » (une fleur symbolique de Cuba). Le lecteur fervent de l'Histoire rencontre des pays chaleureusement conviés tels la Guinée, l'Algérie, la Libye, le Congo-Brazza, l'Angola…. Aussi, comme personnage historique, on retrouve Fidel et ses Barbudos descendus de la Sierra Madre afin deconquérir Santiago de Cuba.

Également, on y perçoit le bateau Amiral Nakhimov, qui a marqué son ancrage dans le port de La Havane le 21 juillet 1978 pour le 11e Festival mondial de la jeunesse, transportant à son bord, trois mille cinq cents artistes d'Afrique – dont Samba-Saxo, « Saxo officiel du régime de Sékou Touré » et qui se trouve être le père du héros.

Ce récit mystérieux, rédigé tantôt en épistolaire, tantôt en discours de revendication identitaire semble dessiner l'itinéraire à la fois moral et physique de l'auteur guinéen. Après un long exil français, Tierno Monénembo est revenu vivre dans son pays natal, à Conakry. Dans *Les coqs cubains* se met en place l'opportunité de signer un portrait affectueux d'une île dont les racines sont souvent peu évoquées. Ce récit chatoyant de couleurs met en scène une pertinente façon de saisir la singulière atmosphère de Cuba ; une somme de comportements faisant partie intégrante du quotidien : la sensualité de la salsa et du corps à corps, le penchant immodéré pour le rhum, un semblant de liberté dans une atmosphère fort agitée. Tous ces éléments caractéristiques ont contribué à une autre forme de la survie, tout en apparaissant comme faisant partie d'un mécanisme ordinaire.

Le récit de Monénembo déploie également une sorte d'intrigue meurtrière ; s'inspirant même du roman policier où le suspense saisit une grande place. C'est pourquoi le lecteur doit découvrir pourquoi Tierno adulte ignore tout ou presque de sa mère, et comment Ignacio Aponte, bien après la visite de Tierno sur l'île maternelle, parvient à éclairer celui-ci sur sa propre vie : « Il a planté le décor, préparé le scénario et réparti les rôles sans rien demander à personne ».

C'est ce caractère de suspens qui explique probablement la narration en forme épistolaire qui semble donner à ce texte sa forme compartimentée : le personnage Ignacio Aponte est présenté comme un guide touristique habile à dérober des touristes occidentaux ; puis la narration romanesque prend la posture d'une vertu : patience morale et enfin, le lecteur finit tant bien que mal par reconstituer tout le scénario et fermer ainsi les compartiments.

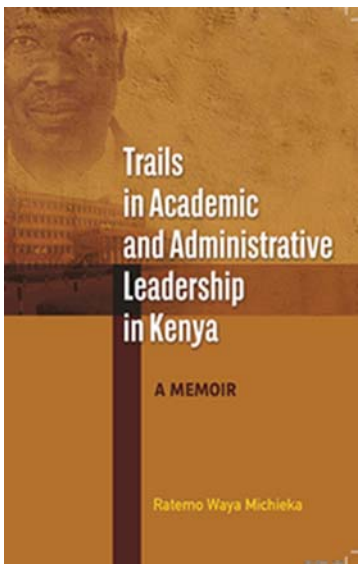
L'histoire raconte à la fois le pèlerinage infructueux de Tierno et l'intrigue dont celui-ci est la proie – les acteurs impitoyables de cette intrigue jouant des rôles de bienveillants dans la version pèlerinage. Ce séjour de Tierno dans une Havane qui, selon le narrateur, se résume à un triptyque : les filles, le rhum et la salsa, cette dernière étant admirablement bien décrite avec des citations littéraires et même musicales.

En fait, le lecteur distingue Tierno Diallovogui (étranger), visitant un Cuba opaque ; puis, il fait la découverte d'Ignacio Aponte (autochtone), percevant clairement les composantes d'une terrible histoire dans laquelle Fidel Castro est impliqué. Voici, en somme, l'itinéraire d'un Guinéen qui a fait le voyage inverse dans l'île des Caraïbes après la Révolution cubaine.

Notes

1. Tierno Monénembo est un des auteurs les plus importants de la littérature africaine d'aujourd'hui. Il a reçu le prix Renaudot 2008 pour *Le Roi de Kahel*. Son dernier roman, *Le Terroriste noir* (2012), a rencontré également un vif succès auprès d'un grand public. Né en 1966 à Pointe-Noire (Congo), Alain Mabanckou se décrit comme Congolais de naissance, francophone de nature et Américain d'adoption. Il découvre la littérature au lycée en lisant les poètes romantiques, puis des romanciers comme Joyce ou Céline. Après des études de Droit en France, il entre comme juriste à la *Lyonnaise des eaux*, et publie des recueils de poèmes. Son premier roman s'intitule *Bleu Blanc Rouge* (1998), et son premier succès, *African psycho* (2003). En 2002, Alain Mabanckou devient professeur de littérature francophone à l'Université du Michigan où il enseigne en français et en anglais. En 2005, son roman *Verre cassé* figure déjà dans la dernière sélection du Renaudot et obtient plusieurs récompenses, dont le Prix RFO du roman. Après trois ans dans le Michigan, Alain Mabanckou rejoint la prestigieuse Université de Californie à Los Angeles (UCLA). Il y enseigne actuellement la littérature comparée. Le lundi 6 novembre 2006, le prix Renaudot 2006 est attribué à Alain Mabanckou pour *Mémoires de porc-épic*. Ses productions les plus récentes sont les romans : *Black Bazar* (2009) et *Demainj'aurai 20 ans* (2010), un recueil de poèmes : *Tant que les arbres s'enracineront dans la terre* (2007), un essai : *L'Europe depuis l'Afrique* (2009), et un livre pour jeunes *: Ma Sœur Etoile* (2010).
2. Août 2006 aux Éditions du Seuil.
3. Seuil, Novembre 2015.
4. Propos de l'auteur lors de sa présentation de son roman à la FNAC.

CODESRIA Publications: www.codesria.org

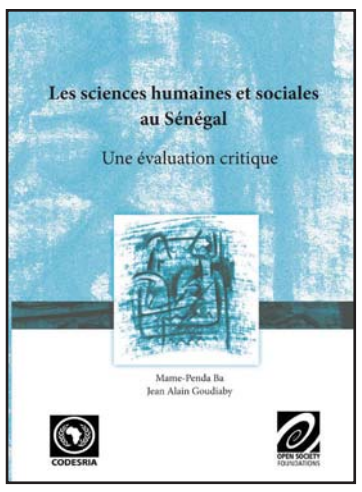


Trails in Academic and Administrative Leadership in Kenya

Ratemo Waya Michieka

Scholars, especially those interested in understanding how leadership has inhibited academic freedom and hindered effectiveness of institutions of higher learning have for long been engaged by the very important manner in which governance and leadership of higher education institutions in Africa is constituted and managed. The fact that there has been a dearth of work based on the experiences of those who have served as university leaders has created a major gap. Questions remain on how leaders of higher education institutions are identified, prepared, the personal predispositions that individuals bring to the exercise of such positions and their personal experiences regarding what energizes or inhibits the performance of their work. Until recently, presidents in most African countries served as chancellors of public universities, identification of those who served as university leaders was largely a political process. But much has changed, with most countries establishing oversight bodies and the overall governance of higher education institutions divorced from the day-to-day political processes. Trails in Academic and University Leadership provides a personal account of the experiences in higher education leadership from an individual whose tenure in leadership straddled the two eras. In this book, Prof. Michieka provides an account of how his early education prepared him for roles in academic and institutional leadership in Kenya. The author shares his experiences on the trails he had to navigate as an academic, a vice-chancellor and a chairperson of university council at a time when universities in Kenya were transiting from extreme government administrative control to a greater degree of operational autonomy. Readers will find in this work thought provoking insights on how leaders of higher education institutions in Kenya have had to balance between demands of the political system and the need to safeguard academic traditions in the everyday management of the institutions.

ISBN: 978-2-86978-621-9 **Pages : 320**



Les sciences humaines et sociales au Sénégal

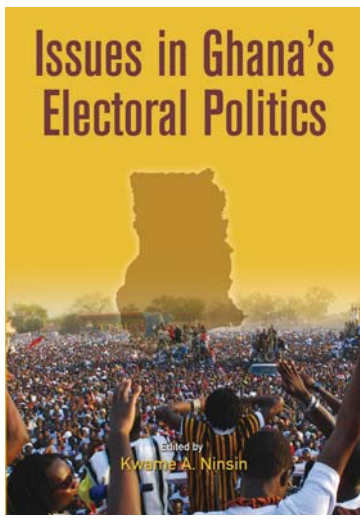
Une évaluation critique

Mame-Penda Ba et Jean Alain Goudiaby

Malgré les dynamiques d'innovation, d'engagement et de performance qui se créent ou se maintiennent au sein des universités publiques sénégalaises, l'univers des sciences humaines et sociales connait aujourd'hui des défaillances diverses et cumulatives. L'individualisation de la recherche, mais aussi la prise en charge moindre de certains questionnements renforcent la faible adaptation de l'enseignement aux besoins de la société. La recherche, tout comme l'enseignement, deviennent individualisés et cloisonnés. Par conséquent, on observe, au carrefour de l'enseignement et de la recherche, un triple enfermement géographique, épistémologique et thématique.

Cette recherche analyse les réalités complexes de l'université sénégalaise et propose qu'une vision soit donnée et que des moyens soient trouvés pour un développement harmonieux des sciences humaines et sociales (SHS), dans un contexte de réformes de l'enseignement supérieur et de la recherche au Sénégal. L'essor de l'université sénégalaise passera nécessairement par une démarche globale intégrant la recherche et l'enseignement dans le continuum d'une approche collaborative et pluridisciplinaire.

ISBN: 978-2-86978-681-3 **Pages : 92**



Issues in Ghana's Electoral Politics

Kwame A. Ninsin

Ghana attained independence in 1957. From 1992, when a new constitution came into force and established a new – democratic – framework for governing the country, elections have been organized every four years to choose the governing elites. The essays in this volume are about those elections because elections give meaning to the role of citizens in democratic governance. The chapters depart from the study of formal structures by which the electorate choose their representatives. They evaluate the institutional forms that representation take in the Ghanaian context, and study elections outside the specific institutional forms that according to democratic theory are necessary for arriving at the nature of the relationships that are formed between the voters and their representatives and the nature and quality of their contribution to the democratic process.

ISBN: 978-2-86978-694-3 **Pages : 232**

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/ The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 /
99 58 06 39

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com